MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

150

treizième année

juin 1966

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**38 F**	**19 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 *F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »
— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE JUIN 1966

SOMMAIRE

Littérature et homophilie, par ANDRÉ BAUDRY ... 265

Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar, par MARC DANIEL 267

L'homme orchestre d'André du Dognon, par ALAIN 272

L'apprenti sorcier, par ROBERT AMAR 279

Un autre pays de James Baldwin, par JACQUES FREVILLE 285

Le cœur en exil de Rodney Garland, par RAYMOND LEDUC 290

Je jure de m'éblouir de Evelyne Mayhère, par SIMONE MARIGNY 294

Le chemin des hommes seuls de Walter Baxter, par PIERRE NEDRA 297

Le poids des âmes de Bernard de Kerraoul, par ANDRÉ NYRAX 304

Hécate et ses chiens de Paul Morand, par SINCLAIR 310

Jean-Paul de Marcel Guersant, par RENÉ SORAL ... 315

Les minorités érotiques du Dr Ullerstam, par SERGE TALBOT 320

CONCOURS D'ART DRAMATIQUE

Arcadie invite ses lecteurs à participer au concours de la meilleure pièce de théâtre homophile inédite.

1) Le sujet doit être intégralement homophile.

2) L'ouvrage doit composer un spectacle intégral (pas de pièce en un acte, « lever de rideau »).

3) Il doit comporter au maximum six personnages, et deux décors.

4) Il n'est pas nécessaire d'être abonné à la revue *Arcadie* pour y participer.

5) Le manuscrit, en langue française, devra être dactylographié et envoyé en triple exemplaires.

6) Les textes devront être envoyés sous pli recommandé à *Arcadie* avant le 1er mars 1967.

7) Ils porteront comme nom d'auteur un pseudonyme. Une enveloppe cachetée sera jointe à l'envoi et contiendra le *nom* et l'*adresse* de l'auteur.

8) La pièce retenue par le Comité de lecture formé des principaux collaborateurs d'*Arcadie* sera montée par *Arcadie*.

*Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la Direction d'*Arcadie.

LITTÉRATURE ET HOMOPHILIE

par ANDRÉ BAUDRY.

Il y a de nombreux mois déjà, j'avais annoncé la parution de livraisons d'*Arcadie* entièrement consacrées à un sujet.

Ainsi avons-nous réservé un numéro aux *Amitiés particulières* et à Roger Peyrefitte, lors de la sortie du film.

J'ai demandé aux principaux collaborateurs d'*Arcadie* de consacrer ce numéro 150 aux romans, aux livres, sortis des maisons d'édition depuis la naissance d'*Arcadie*, ou presque en même temps.

Chacun a été libre de choisir le livre qui lui semble le plus intéressant, le plus riche, le plus valable, le plus homophile, dans le sens où en *Arcadie* nous entendons l'homophilie.

Ainsi vous allez, cher lecteur, retrouver des études de certains ouvrages qui vous ont vous-même impressionné, il y a dix ans, ou il y a peu.

Certains d'entre vous vont découvrir par ces rapides études quelques œuvres que tout homophile doit connaître.

Il y a de nombreux homophiles qui ne lisent pas, ou qui lisent trop peu. Nous aimerions par ce numéro leur donner l'envie de lire ces ouvrages choisis parmi des dizaines d'autres.

Car s'ils ont été choisis, je pense aux romans, ce n'est pas uniquement parce qu'ils permettent un moment de délassement. C'est bien parce qu'ils représentent l'homophilie, et des types d'homophiles, et des vies homophiles.

Certains ont connu un grand succès de librairie, cela signifie que beaucoup de non homophiles les ont lus, et qu'avant même, pour les signaler à leur attention, que la critique fut favorable et louangeuse.

Récemment je disais qu'il fallait qu'*Arcadie* soit de son

temps, le reflet de son époque. Pour ceux qui nous liront plus tard, il ne sera pas sans intérêt de connaître ce qu'en 1966 nous aimions, nous appréciions, au sein de ces innombrables livres qui ont paru.

Mais naturellement, et ce ne pouvait être autrement, certains d'entre vous seront déçus de ne pas trouver dans ce palmarès tels titres qui sont ses livres de chevet pour lui.

Livre qu'il relit souvent, dont il se délecte, qu'il a fait lire autour de lui, dans le milieu homophile et hors de celui-ci.

C'est vrai. Nous ne pouvions pas consacrer plus de pages à ce fascicule, il fallait choisir.

Je pense par exemple à *Fabrizio Lupo*, de Carlo Coccioli, qui a ému tant d'homophiles chrétiens, et qui reste pour chacun d'eux le cri qu'ils ne cessent de pousser.

Je pense à *Marc*, de Michel Prigny, ce roman de collège, cette amitié d'un maître avec l'un de ses élèves, cette recherche constante d'un amour plus pur, plus enthousiaste, plus fidèle... cette longue quête d'un « moi » plus équilibré, plus humain.

D'autres ont apprécié *Parce que c'était lui*, de Roger Stéphane; *L'an n'aura plus d'hiver*, de Gilles Sandier; *La mauvaise fièvre*, de Maurice Simon; *Tempo di Roma*, d'Alexis Curvers; *Mario*, d'André Perrin... sans oublier Jean Genet pour certains, ou Julien Green avec *Chaque homme dans sa nuit* ou ses trois derniers ouvrages de souvenirs.

La liste pourrait être longue.

Nous avons simplement voulu faire réfléchir chaque homophile sur des aspects de sa vie, en lui rappelant certains grands noms d'auteurs.

Maintenant, lisez ces livres, vous ne le regretterez pas. Tous vous apporteront quelque chose et vous ferez, j'en suis certain, un bon bout de chemin avec Hadrien et Antinoüs, ou avec Jean-Paul, ou avec l'adolescent de l'*apprenti sorcier*.

ANDRÉ BAUDRY.

MÉMOIRES D'HADRIEN

de MARGUERITE YOURCENAR.

Si l'on vous demande, comme l'a fait le vénéré directeur d'*Arcadie* à ses collaborateurs ces temps derniers, quel est le *meilleur* ouvrage que vous avez lu depuis dix ans, les titres affluent à votre esprit. Ils sont trop, pensez-vous : je n'arriverai jamais à faire un choix.

Et puis, une fois la décantation faite, les titres s'éliminent les uns après les autres. Celui-ci manque par trop de style, celui-là est maladroitement construit; cet autre est, tout compte fait, un peu superficiel, ou léger, ou au contraire trop lourd.. Au bout de quelques jours de réflexion, vous en arrivez à la difficulté inverse de celle du début : il vous semble que non, décidément, rien de ce que avez lu ces dernières années ne vaut d'être retenu. Jusqu'au moment où vous vous prenez à réfléchir méthodiquement à ce qui, à vos yeux constitue, non pas le *beau* livre, mais le *grand* livre — celui qui échappe, autant qu'il est possible, à la corrosion du temps.

Il faut, d'abord, bien entendu, qu'il soit sculpté dans le marbre. J'entends par là que la langue dans laquelle il est écrit soit sans faille, d'un grain brillant, d'une texture dense, riche et nerveuse à la fois, sans pédantisme comme sans laisser-aller. Une œuvre écrite dans ce style incolore et relâché si fort à la mode aujourd'hui n'a, me semble-t-il, aucune chance de durer plus que cette mode même, éphémère comme elles le sont toutes.

Il faut ensuite que le sujet soit à la hauteur de l'écriture, que le modèle soit digne du matériau. Or, un seul thème peut répondre à cette définition : l'homme. Une œuvre qui ne fait pas prendre conscience à son lecteur de sa condition d'homme peut être belle, ingénieuse, aimable, séduisante; elle ne peut pas être grande. Peinture d'une existence

(1) Ed. Plon. 358 p. Prix : 12,95F.

humaine, d'une société, d'une famille ou d'un simple épisode, voire d'une anecdote, l'œuvre digne de ce nom se doit d'élever son lecteur au-dessus de lui-même, de le placer face à son destin.

J'ajouterai qu'à mes yeux d'homophile, une œuvre aura d'autant plus de chances d'éveiller en moi toutes ces résonnances qu'elle fera, explicitement ou implicitement, vibrer la corde de cette attirance sentimentale et sensuelle qui est la mienne et qui conditionne si essentiellement ma vision du monde.

Or, à définir ainsi le « grand » livre, un titre peu à peu s'impose à ma mémoire, à ma sensibilité : le portrait d'homme le plus exaltant qui m'ait été proposé depuis bien longtemps, j'ai nommé les *Mémoires d'Hadrien*.

Rien, certes, n'est plus subjectif qu'un tel jugement. C'est précisément pour cela qu'il vaut d'être explicité. Sans aucun doute, le goût que j'ai pour le livre de Marguerite Yourcenar (et que j'ai déjà, je me le rappelle, exprimé voici bien longtemps dans ces pages : c'était dans le numéro d'*Arcadie* de juillet 1956...), vient en grande partie de ce que le personnage d'Hadrien, tel qu'il est reconstitué — ou imaginé — par l'auteur, correspond aux plus profondes tendances de ma propre nature. L'homme idéal, la destinée humaine parfaite, ont à mes yeux un visage très proche de celui que revêt l'empereur censé écrire ici ses mémoires. D'autres pourraient, et je le comprendrais fort bien, n'apprécier pas cette conception de la vie, et par conséquent rester réticents ou même hostiles, devant le livre. De même, j'admets parfaitement que l'on se déclare plein d'admiration pour une existence comme celle de Napoléon 1er, qui, en ce qui me concerne, ne m'inspire que du mépris et du dégoût. L'espèce de scepticisme désabusé, l'ironie souriante, l'épicurisme aimable d'Hadrien ne sont pas du goût de tout le monde. Dans le livre même, il est fait allusion à d'autres conceptions de la vie, plus austères et plus proches de l'idéal auquel nous a accoutumés le christianisme, héritier en cela du stoïcisme antique et de bien des doctrines qui mettent le refus du plaisir au nombre des vertus (un certain marxisme en est-il si éloigné?...). Mais c'est précisément parce qu'il les refuse que j'aime l'Hadrien des *Mémoires* : cette sorte de connivence est indispensable pour qu'un livre, quel qu'il soit, aille pour nous au-delà du simple intérêt, ou de l'admiration polie.

Evidemment, en tant qu'historien, je ne me fais pas

d'illusion sur l'historicité de l'empereur que fait parler Mme Yourcenar. Nous savons trop peu de choses sur le véritable Hadrien pour qu'il n'y ait pas une forte part d'imagination dans le portrait qu'on nous en trace ici (N'est-ce pas une malchance que les plus médiocres empereurs romains, les Claude, les Néron, les Domitien, aient eu un Tacite et un Suétone pour nous transmettre leurs traits, alors que Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle, les plus grands de l'Histoire, ne nous sont connus que par de médiocres résumés et de plates chroniques?). Du moins peut-on dire que, dans les limites permises à toute création littéraire, l'Hadrien ressuscité par Mme Yourcenar est vraisemblable, et que rien, dans ce qu'elle lui fait écrire, ne contredit ce que nous savons de lui par ailleurs. C'est beaucoup, et c'est l'essentiel, car après tout ce n'est pas ici un livre d'histoire.

Mme Yourcenar, donc, imagine qu'au soir de sa vie le fils adoptif de Trajan, s'adressant à son futur successeur Marc-Aurèle, revit sa carrière et en tire la leçon. Leçon toute de sérénité et de noblesse, d'humanité aussi, puisque, tournant le dos aux portraits idéalisés et quelque peu abstraits de son contemporain Plutarque, Hadrien ne dissimule aucun de ses défauts ni même de ses vices : ils font partie de la nature humaine au même titre que les vertus. Il raconte ses colères, ses jalousies, ses débauches; c'est pour cela qu'il est homme. Mais sur toutes ces misères il élève sa pensée, et il s'accomplit sans cesser d'être conscient de ce qu'il est, devenant ainsi, au sens le plus païen et le plus vrai du terme, *Dieu*.

Sa position de maître du monde lui permet de tout connaître et de juger de façon souveraine. Sa curiosité d'esprit l'appelle aussi bien au-delà des rives de l'Euphrate que dans les lointaines sphères de l'avenir — et il est bien vrai que c'était là un trait caractéristique de l'empereur Hadrien, d'après ses biographes. Connaissant tout, il est prêt à tout comprendre, à tout admettre, sinon à tout aimer : la tolérance est une des grandes leçons de ces *Mémoires*. Il admet même qu'on puisse ne pas être de son avis (qualité rare chez un prince, et dont on peut douter, à vrai dire, que le véritable Hadrien l'ait possédée à ce degré, puisque, s'il faut en croire les mauvaises langues, il fit exécuter l'architecte Apollodore parce que celui-ci avait critiqué un peu librement ses conceptions d'urbanisme...).

Tout cela l'amène, dans le livre, à un certain détache-

ment, non exempt de tendresse pour le monde et les hommes. Les seuls pour lesquels il exprime une véritable haine sont les hypocrites et les fanatiques, ceux qui, précisément, croient posséder la vérité toute entière à eux seuls : le rabbin Akiba par exemple, muré dans sa foi monothéiste comme dans un carcan de pierre. Je doute que cet Hadrien-là plaise beaucoup aux lecteurs catholiques — bien qu'après tout, en ce temps de Concile où on nous affirme que la tolérance est devenue une vertu chrétienne, tout soit possible...

Quant à l'amour, le sentiment qui entre tous donne son sens à la vie humaine, un heureux hasard veut que, chez Hadrien, il ait pris la forme homophile —. Au fait, est-ce vraiment un hasard, ou Mme Yourcenar aurait-elle choisi ce personnage précisément pour cette raison, parmi d'autres? elle seule pourrait répondre à cette question...

De la passion d'Hadrien pour le bel Antinoüs, tout le monde connaît les témoignages, ne seraient-ce que ces innombrables statues dans le marbre et le bronze desquelles, après la mort de son ami, l'empereur désespéré tenta de faire revivre sa figure charmante, et qui, dix-neuf siècles après, ornent encore tant de musées et de monuments.

Les historiens antiques eux-mêmes, qui en avaient pourtant vu bien d'autres, ont été frappés du caractère exceptionnel de cet amour. Antinoüs était grec, de Bithynie, et, paraît-il, sa famille était originaire d'Arcadie : émouvante rencontre pour nous Arcadiens des temps modernes! Hadrien, il ait pris la forme homophile —. Au fait, est-ce à Nicomédie — dans cette ville même où le jeune César avait été, selon la tradition, « reine de Bithynie » par la grâce du roi Nicomède. Il fut aussitôt séduit par la beauté parfaite de cet adolescent; il se l'attacha et l'emmena désormais partout avec lui. Mais — l'épisode est mystérieux, quoique historiquement authentique — un tel amour ne pouvait pas se faner : il fallait qu'il se consumât dans un sacrifice exceptionnel. Une présage céleste fit penser aux prêtres qu'Hadrien pourrait voir sa vie prolongée si quelqu'un mourait à sa place. Une tradition égyptienne voulait que celui qui se noyait volontairement dans le Nil acquît l'immortalité. Antinoüs choisit de ne jamais vieillir : en pleine jeunesse, il s'abandonna à l'embrassement glacé du fleuve. Et Hadrien, éperdu de douleur, le proclama dieu. Nulle histoire d'amour sans doute n'atteignit jamais ni cette intensité ni ce sublime. Mme Yourcenar en a rendu

la beauté avec une ferveur tout-à-fait digne de son sujet. Pour un lecteur homophile, c'est là un des sommets du livre. Et, pour un lecteur à qui nos amours sont étrangères, n'est-ce pas une expérience rare que de voir traiter d'une passion homosexuelle avec d'autant de naturel et de noblesse?

Hadrien, dans le livre, parle de ses amours pour les garçons, et pour Antinoüs en particulier, comme de la chose du monde la plus naturelle. Il est vrai qu'elles le sont, et qu'en son temps cette évidence était reconnue comme telle. Mais il est non moins vrai qu'aujourd'hui, les contemporains de Mme Yourcenar n'en jugent pas avec autant de bonhomie et de simplicité. Sur ce point, la vérité historique d'Hadrien rejoint une vérité plus profonde, et contient une leçon plus large. Qu'elle soit exprimée dans ce livre contribue beaucoup à la grandeur de celui-ci.

On m'excusera de ne rien dire ici du style des *Mémoires d'Hadrien*. Tant de louanges lui ont déjà été décernées par tous les critiques que les mots me manqueraient pour m'exprimer si je voulais éviter le plagiat. Les images poétiques voisinent, dans la prose de Mme Yourcenar, avec les formules concises et lapidaires, dans un ensemble d'une sobriété et d'une musique exemplaires. Tout au plus, reprenant le livre après quelques années, suis-je plus sensible qu'autrefois à de certaines élégances qui pourraient bien, parfois, frôler l'afféterie, et qui ne sont pas sans évoquer ce qu'a de caduc la splendeur un peu artificielle des *Nourritures terrestres*... Mais, tout compte fait, ne vaut-il pas mieux pécher par excès d'art que par défaut? Hadrien lui-même — sous la plume de Mme Yourcenar, il est vrai — confesse ne pas être insensible au style abstrus des écrivains modernes où se juxtaposent follement les sons, les allusions et les images. Il est donc compréhensible qu'il écrive de cette façon. Ses *Mémoires* sont ambitieux, par l'écriture comme par la pensée : il est bon qu'il en soit ainsi. Seule cette ambition fait les grands conquérants, les grands écrivains et les grands hommes.

MARC DANIEL.

L'HOMME ORCHESTRE

d'André du DOGNON.

Parlant de son premier livre homophile, **Les Amours buissonnières**, André du Dognon écrit dans **L'Homme Orchestre** (1) : « Le scandale qu'il provoqua vint de ce que l'auteur avait l'air de ne pas se douter qu'on pouvait avoir d'autres goûts que les siens, qu'ils lui paraissaient aussi naturels qu'à un esquimau de manger du phoque » (page 308).

Il ajoute un peu plus loin : « Jusqu'alors ... rien n'avait paru d'aussi compromettant pour son auteur. Les autres auteurs pédérastes... parlaient de leurs amours au neutre ou au moyen d'initiales » (ibid.).

Et il explique pourquoi le scandale avait été aussi grand : « Si j'avais publié seulement le récit de mes amours de collège, le scandale eût été de bon ton et plus profitable... Ce qui se passait à la sortie du collège était trop compromettant à raconter... » (page 309).

Et il rappelle alors son suicide manqué, qui clôt **Les Amours buissonnières** et le justifie de dire la vérité, même au prix du scandale : « N'avais-je pas payé de mon sang le droit de témoigner, et de le faire rien qu'en écrivant des épisodes de ma vie? » (page 308).

D'autres épisodes suivirent : **Le Monde inversé** — **Le bel Age** — (qui chronologiquement se passe d'ailleurs avant **Les Amours buissonnières**).

L'habitude aidant, le scandale fut peut-être moins grand lorsque parut **L'Homme Orchestre.** Sans doute aussi, avait-on décidé, dans les milieux de la critique, de faire silence sur ce récidiviste qui n'en finissait pas de raconter sa vie.

Et pourtant, après trois ouvrages un peu « légers » sur l'homophilie, André du Dognon donnait cette fois un grand livre qui mérite qu'on s'y arrête.

« N'ayant tenté dans toute sa vie que des choses difficiles... », dit-il quelque part dans ce roman.

C'en était une sans doute, de faire de ce récit un chef-d'œuvre, et je pense pouvoir dire qu'il y a réussi.

J'avais lu **L'Homme Orchestre** en 1955 et, jeune encore, je l'avais classé, peut-être sans bien m'expliquer à moi-même pourquoi, parmi les romans homophiles que je préférais.

Je viens de le relire, plus de dix ans après, et instruit par l'expérience parfois douce, souvent amère, de la vie, j'en ai redécouvert les multiples richesses.

(1) N.R.F. Prix : 11 F.

André du Dognon est dans la vie un extraordinaire « causeur » et c'est le cas ou jamais de dire que le style c'est l'homme.

Il nous raconte par le menu les aléas de sa vie commune avec **L'Homme Orchestre** comme il le ferait, comme il a dû le faire, jour après jour, en parlant à ses amis familiers.

Mais le roman est loin de ressembler aux bavardages inorganiques auxquels se résument, hélas, tant d'œuvres d'inspiration homophile. Sous le style alerte et souvent plein d'humour, se trouvent des notations psychologiques profondes qui révèlent le grand écrivain, et qui ne sont pas sans faire songer à Proust. Citons seulement, à cet égard, deux passages qui me paraissent tout à fait caractéristiques.

— « Nous changeons quand nous nous en apercevons le moins et notre vie prend une autre direction quand nous ne nous en doutons pas, quand un personnage qui ne nous connaît pas encore et que nous ignorons tourne à droite au lieu d'aller à gauche ou s'attarde pendant dix minutes à bavarder avec une marchande de raisin, sur le trottoir, et nous permet ainsi de le croiser un peu plus tard dans la soirée » (page 12).

— « Nous hésitons moins à faire de la peine à celui que nous aimons qu'à un étranger parce qu'il est capable de nous en faire plus lui-même, et que, si apitoyé que nous soyons dans l'instant où nous le peinons, nous savons qu'il est riche de notre amour, d'autant plus fort que nous le rendons malheureux » (page 189).

Cette parenté avec Proust se retrouve d'ailleurs sur un autre plan, celui de la vie mondaine menée par les deux auteurs, et qui sort de cadre au déroulement du récit, quoiqu'à un moindre degré chez André du Dognon, et aussi sur un barreau moins élevé de l'échelle sociale. Peut-être tout de même publiera-t-on un jour les « clefs » de cette œuvre comme on en a publié pour celle de Marcel Proust, et saura-t-on qui étaient dans la réalité Louise de Rougebourse, Violette de la Ville-Haumont, la duchesse d'Haumécourt, Mme de Chaussy-Arbécourt, et tant d'autres...

Mais la richesse du roman consiste surtout dans les thèmes qu'il aborde et qu'il est parfois difficile de cerner avec précision, tant ils s'interpénètrent et se fondent pour exprimer à la fois la complexité psychologique du héros homophile, et sa difficulté d'être lui-même, face au monde.

Le premier de ces thèmes me paraît être celui de la recherche de l'enfance perdue poursuivie sans trêve, et retrouvée seulement dans l'amour homophile. Peut-être y trouvera-t-on la confirmation de la théorie qui voit dans l'homophilie une certaine forme d'infantilisme, un refus d'assumer sa condition d'homme. Ce n'est pas le lieu de discuter où est la cause, où est l'effet. Constatons seulement qu'en « témoignant », pour reprendre le propre terme de l'auteur, de ce qui n'est sans doute qu'un cas parmi d'autres, André du Dognon a singulièrement enrichi l'étude psychologique de l'homophilie.

— « Ainsi je ne retrouvais mon enfance que dans l'amour, dans l'obéissance à quoi me contraignait l'amour physique. Comme tant

d'autres vont chercher leur petite enfance au fond d'un tiroir où des cheveux blonds reposent dans une boite, je ne retrouvais ma pureté d'enfant que dans les bras d'une grande personne » (page 18).

Et encore :

— « Il m'était doux d'oublier que je n'étais plus un enfant en me laissant initier par lui à des caresses que je connaissaits parfaitement, mais que je redécouvrais... » (page 20).

— « Vivre en enfant auprès d'un plus grand était mon seul but, un but qu'avec l'âge j'avais de moins en moins de chance d'atteindre » (page 173).

— « Ce compagnon des derniers jours de ma jeunesse, le dernier avec lequel j'avais pu jouer à l'enfant » (page 141).

— « C'était mon dernier père, je veux dire le dernier devant qui je pouvais jouer à l'enfant... » (page 379).

A ce thème de l'enfance regrettée, se mêle en contrepoint celui de la mort :

— « La mort..., la plus consolante certitude de la vie, la promesse la plus tenue » (page 193).

— « Je crois qu'il arrive très vite le temps où, dans une vie, la mort compte plus que la vie. Au cours de la mienne, j'avais toujours été à l'affût de cet instant de ma propre mort dont je serais frustré si je ne l'imaginais pas sans cesse, et chacune de mes joies avait été une échappée qui m'avait ramené plus durement à cette seconde-là que je ne pourrai jamais posséder vraiment, car je mourrai sans m'en douter, comme presque tout le monde » (page 343).

Entre ces deux pôles apparemment contraires de la recherche de l'enfance perdue et de l'attente de la mort, nous voyons vivre un type d'homophile après tout assez répandu, et dont j'ai déjà parlé (2), celui qui n'est attiré que par les hommes « normaux » et de classe sociale inférieure :

— « Si les midinettes rêvent d'être duchesses une fois par semaine, surtout en sortant d'un cinéma, le mien était d'être la femme d'un brave homme d'ouvrier une fois par semaine » (page 29).

— « Le plaisir n'était, pour moi, honorable et vrai que partagé avec quelqu'un qui ne figurait pas dans le « Bottin Mondain », et travaillant ailleurs que dans un bureau... » (page 127).

Il y a toute une mythologie du vrai mâle, que connaissent bien ceux qui le recherchent :

— « L'homme du gaz n'a pas besoin d'être beau, ni le gardien de la paix, ni même celui du square... » (page 21).

A propos de cette mythologie, André du Dognon note avec finesse que :

— « A chaque thème poétique dans l'univers des jeunes filles correspond dans le nôtre une réalité qui les choquerait, ne signifierait rien pour elles.... » (page 162).

Mais la virilité « brute » existe-t-elle réellement?

(2) Voir *Arcadie*, n° 100, p. 210.

« A cet égard, dit l'auteur, seul le Grand Marcel avait été un pur, un cent pour cent... Le métal de l'Homme Orchestre était déjà plus mélangé. On sentait que beaucoup de mes pareils avaient laissé leur marque sur lui... (lui avaient appris à caresser avec une douceur de femme tout en restant très homme » (page 21).

C'est parce que « l'Homme Orchestre n'était que la réplique durable, affermie, du Grand Marcel » (page 174) que le narrateur aura quelque chance de réussir :

— « L'entreprise, pour une femme si facile, si quotidienne, d'unir son sort à celui d'un homme, (et qui) était pour mon espèce tellement insensée qu'à vingt ans elle avait déjà failli me coûter la vie » (page 31).

Et c'est ainsi que, cédant à son « invincible penchant à la conjugalité », André du Dognon peut dresser devant nous une fresque émouvante et vraie de la vie d'un couple homophile, où plus d'un, parmi nous, pourrait se reconnaître.

La vie commune est toujours difficile à réussir, même pour deux êtres qui se comprennent parfaitement, car il reste toujours une zone d'incommunicabilité, une porte que l'amour le plus profond n'ouvre pas.

Plus difficile encore à réussir est la vie commune de deux êtres séparées par des différences sociales ou intellectuelles :

— « L'exploration et la connaissance des cerveaux inférieurs n'est jamais qu'approximative, car elle ne peut être faite et acquise que de l'extérieur (page 31).

Par des détails psychologiques pleins de vérité, André du Dognon a su dresser un portrait fidèle de cet « Homme Orchestre » qui pourrait sans peine passer du particulier au général, et devenir, à quelques nuances près, le portrait type d'une certaine catégorie d'hommes « normaux » et d'extraction simple, vivant en ménage avec des homophiles de condition sociale plus élevée.

Cette complexité de l'être le plus simple en apparence, les raisons inconscientes de son comportement, de ses réactions, le sentiment inavoué d'infériorité qui le pousse à vouloir « paraître » sur un plan ou un autre pour s'affirmer égal à son compagnon, André du Dognon les exprime très bien. Ainsi en parlant du problème « argent », qui se pose toujours plus ou moins lorsque l'un dépend de l'autre financièrement :

— « Cette phrase qu'il disait souvent quand j'allais prendre l'autobus pour rentrer à Paris : « Tu n'as pas quelques sous? » Elle ne m'était pas trop désagréable parce que je savais que le peu d'argent que je lui donnais alors, il l'avait déjà dépensé pour moi ou le dépenserait dans la semaine, en friandises ou en téléphone. Comme presque tous les généreux, il l'était avec l'argent des autres... » (page 42).

— « Il me dit que je lui en avais beaucoup coûté (d'argent) depuis qu'il me connaissait. C'était une des manies de ce généreux de prétendre qu'il avait beaucoup dépensé pour vous alors que cela lui était impossible, et pour cause. Le dire le consolait de ne pouvoir le faire... » (page 181).

Une autre notation vraie, celle qui signale la complicité plus ou

moins tacite des proches, au regard de ces « ménages d'hommes » :

— « La mère de l'Homme Orchestre m'accueillait comme elle l'eût fait pour une bru d'une espèce plus relevée que la femme de son fils aîné... » (page 45).

Mais, pénétrant au plus profond de la vie intime du couple, André du Dognon montre comment deux êtres que tout sépare ne peuvent pas ne pas souffrir l'un par l'autre, malgré l'amour qui les force à rester ensemble.

C'est qu'aux difficultés d'ordre psychologique s'ajoutent les divergences dans les habitudes, les plaisirs, la manière de vivre :

— « Celui qui habite chez l'autre n'est jamais celui qui guette, le cœur battant, le pas dans l'escalier à l'heure du dernier métro... » (page 35).

— « J'avais peu de choses à lui offrir en échange de ce qu'il trouvait en compagnie de ses camarades dans un café... » (page 85).

C'est qu'en effet l'Homme Orchestre a un penchant marqué pour la boisson. Son ami peut bien y trouver quelque avantage, au moins au début :

— « Un homme vaut dix fois moins pour une femme que pour un homme et je souhaitais que la passion de l'Homme Orchestre pour l'alcool fût ma seule chance de le garder longtemps parce qu'elle tenait dans sa vie la place que les femmes auraient dû y occuper » (page 55).

Il arrive pourtant un moment où cette passion pour l'alcool devient difficilement supportable :

— « Mes plaintes étaient toujours du même ordre : il était en retard, il rentrait ayant bu.. » (page 206).

La vie commune semble difficile dans ces circonstances et l'on ne peut s'empêcher de rêver parfois à la séparation :

— « Il avait envahi ma vie au point que j'avais presque renoncé à tout ce qui n'était pas lui » (page 186).

— « J'allais même jusqu'à me dire que si, un jour, je ne dépendais plus de l'Homme Orchestre, je ferais tout au monde pour ne jamais le remplacer afin d'être préservé d'un aussi stupide esclavage » (page 207).

— « J'entrevoyais, au-delà de lui et de cet été qui n'en finissait plus, une autre vie, un bonheur possible sans angoisse » (page 244).

Il est alors bien facile aux amis de critiquer :

— « Quand l'un ou l'autre me disait : Mais vous pourriez trouver mille fois mieux et plus digne de vous », j'en étais sans doute flatté, mais celui-là savait suffisamment me faire souffrir et me faire du bien pour me plaire toujours » (page 205).

C'est que les critiques ont généralement un effet contraire à celui qu'on en pourrait attendre :

— « Malgré ma peur mêlée d'amour, je le sentais alors plus que jamais à moi parce que ses défauts le rendaient insupportable à tous » (page 370).

— « Ce qui m'a toujours le plus attaché à lui, c'est que moi seul, je trouve qu'il est irremplaçable » (page 372).

Insupportable et irremplaçable..., combien d'homophiles qui se plaignent de ne pas trouver d'ami devraient réfléchir sur ces pages pour mesurer les sacrifices exigés parfois par l'Amour?

Insupportable et irremplaçable..., quelle solution trouver à ce dilemme affreux?

— « S'il m'avait affirmé qu'il se croyait perdu, qu'il renonçait..., j'aurais souffert comme si une partie de ma vie allait se défaire. Je ne souhaitais ni sa guérison ni sa mort, mais cet état intermédiaire entre une existence avec moi désormais impossible et une mort redoutée » (page 341).

Parfois, pourtant, la mort seule paraît une issue possible :

— « C'était un suicide bruyant et interminable auquel j'assistais avec douleur, parfois avec soulagement » (page 226).

— « Je sentis alors dans le silence de la nuit... un affreux espoir me chercher... S'il mourait? » (page 307).

— « Je souhaitais alors qu'il mourût vite pour pouvoir le pleurer » (page 245).

Et nous retrouvons là le thème de la mort déjà souligné, mais

— « cette fois la mort était pour l'autre et j'en étais étonné. Comme la mort d'autrui avait occupé jusqu'ici peu de place dans ma vie! » (page 351).

— « C'est la privation que la mort nous apporte qu'il nous est le plus difficile de nous représenter... Non je ne souffrirais pas de sa mort, la mort n'étant pas pour moi une chose effrayante, mais de le savoir si seul avec cette mort qu'il portait en lui..., qu'il n'y eût personne, pas même moi, pour souhaiter qu'il vécût vraiment » (page 368).

Et la mort est venue défaire ce couple mal assorti, et André du Dognon la décrit d'une façon bouleversante.

Et c'est par là qu'il atteint, je pense, à l'universel par-delà le cas particulier. Ce n'est plus son histoire à lui, ce n'est plus la vie d'un couple homophile qu'il nous raconte, c'est l'aventure éternelle, misérable et pourtant exaltante, de deux êtres qui s'aiment, qui souffrent l'un par l'autre mais à qui la vie apporte malgré tout le réconfort d'une « présence ».

— « La vie avec le compagnon que je m'étais choisi aux approches de la trentième année.

« ... je n'aurais qu'à regarder ses tempes, ses lèvres qui ne savaient pas bien sourire, ses yeux qui me frappaient d'une lumière que n'avait aucun autre regard, pour sentir que ces dernières années n'étaient pas mortes à tout jamais, que telle nuit..., tel soir..., n'étaient pas perdus à jamais, tombés dans le vide plus affreux encore que la mort, car elle, au moins, nous laisse sans mémoire et sans regrets » (pages 221-222).

Et la mort leur apportera, comme à tous les êtres en ce monde, après la douleur de la séparation, l'apaisement de l'oubli :

— « Il emporte de mon passé ce qu'il est seul à connaître » (page 370).

— « Jamais il ne verrait mes cheveux blancs, mais j'en aurais quand même... Je ne connaîtrais plus jamais la musique, agréable quelquefois, mais si rarement, qu'il faisait dans ma vie » (page 377).

— « Chaque fois qu'il s'éloigne sur cette mer effrayante de la mémoire, pleine de vieux débris qu'on s'étonne de revoir et qui ont été autrefois notre vie, il revient un peu moins près » (page 379).

Je m'en voudrais d'ajouter quoi que ce soit après cette dernière citation. Me reprochera-t-on d'en avoir abusé? Il me semble que c'était le meilleur moyen de donner au lecteur un aperçu des aspects multiformes de ce livre. Tout le reste n'aurait été que paraphrase insipide.

⁂

Je voudrais pourtant, avant de terminer, exprimer un souhait. Plus de dix ans ont passé depuis la publication de **L'Homme Orchestre.** André du Dognon, vous qui dites de vous-même dans ce roman :

— « Je n'étais fait que pour l'inutile et l'agréable, mais j'avais la hantise du contraire... dans la vie, doué uniquement pour ce qui brille et rend l'existence légère, j'entreprenais des affaires sérieuses qui finissaient par me dévorer » (page 346), ne vous laissez pas dévorer par l'inutile et l'agréable. Entreprenez, et réalisez, une affaire sérieuse! Donnez-nous la suite de **L'Homme Orchestre.**

ALAIN.

RELIURES

1965-1966

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

L'APPRENTI SORCIER

La Critique littéraire est présentement excédée par le roman homophile. Un de ses meilleurs représentants, Jean Mistler, écrivait il y a peu : « N'étant ni juge, ni prêtre, ni médecin, je ne me sens pas qualifié pour formuler un diagnostic, prononcer une condamnation ou une absolution sur l'inversion sexuelle. On est cependant bien obligé de constater qu'elle tient dans la littérature actuelle une place un peu trop envahissante : plus ou moins avouée, elle s'étale ou se devine dans un bon tiers des romans qui paraissent chaque année. »

S'ils étaient bons ou au moins acceptables, le mal ne serait pas grand, mais ce n'est pas le cas hélas! Des banalités, un manque d'imagination, des peintures artificielles et fausses les condamnent sans appel.

Depuis une dizaine d'années, on ne voit guère surgir, d'une masse grise et gluante, mais avec un éclat et une émotion qui rachètent les autres (comme il suffit de quelques justes pour arrêter le courroux des dieux), un peloton restreint à la tête duqeul on remarque, notamment, **Le Poids des Ames,** de Bernard de Kerraoul et **L'Ile d'Arturo,** d'Elsa Morante. C'est pourtant un autre roman que je choisirai pour lui donner la palme, ce prix imaginaire d'**Arcadie,** en raison du sujet qui sort des sentiers battus, de l'allure magique et cosmique du récit — les éléments naturels constituant un personnage aussi important que les deux autres — de la beauté hallucinante du style, en un mot, de l'envoûtement qu'il exerce sur nous : c'est **L'Apprenti Sorcier** (1), paru en 1964 aux éditions Julliard.

Son auteur se cache sous le pseudonyme d'Abdallah Chaamba : on lui doit déjà ces merveilles qui nous enchantèrent à la suite de Gide et de Colette : **Le Vieillard et l'Enfant** ainsi que **Le Voyage des Morts;** elles respirent la limpidité, la simplicité des matins édéniques de la Création.

Ce n'est pas assez dire que nous aimons cet écrivain, que nous reprenons souvent ses pages à l'heure où notre âme et notre cœur ont su se rendre disponibles pour l'écouter : il nous possède et c'est comme un déchirement chaque fois qu'il nous faut le quitter pour reprendre la médiocrité des réalités, en attendant de retourner une nouvelle fois à son appel. En écrivant ces lignes, j'éprouve la satisfaction intime de qui peut enfin acquitter sinon une lourde dette, du moins une partie de ses intérêts.

(1) Ed. Julliard. Prix : 9,90 F.

Le narrateur — seize ans — est confié par ses parents, avec ses livres de latin, à un prêtre qui habite en Périgord tout en haut d'un village qui grimpe à travers de vieux jardins pleins de ronces jusqu'à l'église et la cure, bâties sur des rochers que reflète la Vézère. Ce curé, avec ses trente-cinq ans, son avarice et son mauvais caractère, desservait plusieurs paroisses, courant la campagne dans une soutane sale et usée.

Plus que par Sénèque et César, c'est par cette sauvage végétation des collines du Sarladais que le pupille va être séduit. Il va explorer le presbytère très mystérieux sous son grand toit de pierre, la cuisine avec sa vaste cheminée, les chambres avec leurs collections hétéroclites : armes, papillons, vieux meubles, vêtements fanés de servante et de prêtre dans de vieilles malles, épis de maïs mis à sécher. Le grenier, avec ses livres, ses portraits et cent choses dont on ne sait trop l'usage, l'attire invinciblement; c'est là qu'un jour le prêtre va le découvrir et, pour la première fois, le dévêtir et le battre. « Il me donnait les noms les plus doux et, en même temps, se moquait de moi. » Fatigué, fiévreux, il se laisse griser par les senteurs des œillets et des roses qui troublent sa jeune chair, l'air tiède caressant son visage.

Le soir, sous un prétexte, les verges (comme les orties et les joncs, elles aiment le sang des enfants) vont s'abattre à nouveau sur lui, précédant mille caresses et baisers.

Les jours et les nuits se passent dans l'exaltation de la nature, du feuillage et des ombres, avec les chants et les cris modulés des oiseaux et des rainettes — plaisir dyonisiaque. Au cours de l'exploration de l'étrange jardin, il va découvrir, au milieu des fruits et des légumes, une curieuse idole faite d'une souche de bois avec quatre branches mal taillées et une tête de femme esquissée au couteau, habillée d'un chiffon rouge. Les forces occultes ont touché toutes choses dans ce domaine : les signes abondent mais sans donner jamais la clef de ce mystérieux grimoire.

Avec le prêtre, il fait la tournée des fermes, visite les vieux presbytères où, saoulé de vinasse et de grossière volupté, il se laissait faire violence, avant de tomber dans un profond sommeil. Mais il advint que le bonheur s'avança vers lui, sous les espèces d'un enfant de treize ans qui portait sur son vélo le pain du boulanger aux environs. Leurs regards, leurs espérances passionnées annonçaient l'amour qui allait les unir. Dans les champs, la vaste grotte et sa petite source — véritable chambre nuptiale — ayant le goût d'aimer et d'être aimés, leur étreinte fut douce et passionnée. « Nous étions de même sexe, de là mon bonheur dans la paix du matin... je crus serrer contre mon cœur l'amour à l'état pur et mourir là de bonheur. » De retour dans la prairie toute la virilité du petit lui revint et, taillant une miche de pain, il la lui donna, en disant : Mangez-le en souvenir de moi. Ce qu'il fit avec une émotion que le pain bénit ne lui eût pas donnée.

« Revenu chez mon prêtre je m'assis à l'ombre d'un mur. Des meurtrières défendaient notre église sans autre ouverture qu'une porte

étroite. Deux chevaliers chevauchant un seul cheval sculptés dans la pierre grise prouvaient bien qu'il s'agissait d'une œuvre du Temple. Les bons curés auraient frémi dhorreur s'ils eussent un peu levé les yeux vers les étranges sculptures proches des toits. Hors même ces abominations, tout ici disait la volonté farouche d'affirmer l'opinion scandaleuse que l'Homme est fait pour l'Homme et non pour la Femme, que la Femme est l'Ennemie. Je devinais les vrais mystères, la vraie joie. Le pays était marqué de l'empreinte des chevaliers du Temple...

« Pendant quelques jours notre vie fut délicieuse. Il n'était qu'à moi; le pays ne se doutait de rien. Dans la grotte je le façonnais comme on pétrit de l'argile, une argile fraîche, charmante. Quel travail dans la pleine chaleur de l'été! Tandis qu'on rentrait les foins j'adorais un enfant dans la terre. Ma voix accompagnait, presque chantée, sa naissance dans mes bras. Au fond d'un couloir je l'éveillais à la connaissance de lui-même, et ses petites lèvres émues me remerciaient en balbutiant dans l'obscurité de la grotte où il donnait libre cours à son besoin de caresse et d'étreinte amoureuse. Un jour, je frottai une allumette pour le voir; il s'était dévêtu de lui-même; tout son corps était blanc. Les habits sur les chevilles, c'était la plus radieuse apparition qui soit. Aux sources de la vie, piétinant le sol de la grotte, ivre, sans un mot, sans hâte, très loin du jour, il dansait. Je grattai une seconde allumette pour le revoir, que j'éteignis presque aussitôt, bénissant les ténèbres qui le jetaient dans mes bras.

Nous sortîmes. Nous passâmes de l'obscurité délicieuse à l'air chaud et à l'aveuglement du milieu de l'après-midi. J'aurais voulu ne plus revenir de ce côté-là de la vie et demeurer dans la grotte. »

Mais un bonheur n'est jamais sans mélange. Un soir, son curé lui apprit que les gendarmes étaient au pays, à cause d'un enfant de treize ans qu'on interroge et qu'on frappe, parce qu'il se donne à quelqu'un du pays. Avec l'angoisse pour l'autre, la peur de la prison pour lui-même, notre complice se réfugie à l'église et lave son visage dans le bénitier. Puis il décide de conjurer les périls par la magie; descendant vers la rivière, il va cacher son âme dans le miroir de l'eau — au cours d'une cérémonie rituelle — là où les hommes de loi n'iront pas la chercher, son véritable moi étant à l'abri des poursuites.

L'enquête avait repris mais l'enfant n'avait pas avoué. Dans les buissons parmi les ombres du soir, ils se retrouvent et conviennent des ruses et des réponses à l'encontre de la maréchaussée. Le petit lui laisse ces mots comme un talisman : je vous aime plus que moi-même; je vous sauverai. Et le curé — sans reproche pour sa conduite — va lui dire aussi : je le sauverai. Il l'emmène dans les bois et lui lance des pierres en plein visage; il le force à saisir des anneaux de fer rougis dans un brasier, au cours d'une incroyable cérémonie expiatoire ou propitiatoire. Le coupable veut rappeler à lui l'enfant aimé et, pour cela, forge une épée qu'il lance dans la Vézère, qu'il retrouvera quelques jours après échouée sur un banc de graviers.

Son prêtre, un soir, l'attacha solidement sur une chaise et s'assit auprès de lui.

« Il posa le fouet en travers de ses jambes; dans l'obscurité je sentis ses mains contre ma chair nue. Il me toucha comme on caresse une femme, largement, longuement sous les cuisses. Depuis quelque temps je devenais sa servante, de la manière que je croyais que font les servantes, et qu'elles ne font peut-être pas, ce qui satisfaisait mon prêtre plus et mieux que ne l'eût fait une servante véritable; outre qu'il me fallait préparer nos faibles repas, je devais ranger la maison, et, certains soirs, non seulement recevoir le fouet, mais encore faire la tendre épouse. Ce changement d'état me plaisait, non pas en raison d'un errement de ma nature, ni d'une faiblesse du sexe, car j'étais bien viril et fier de l'être, mais parce que je croyais acquérir ainsi des pouvoirs Avant de me battre il m'enlaçait la taille, il me parlait à l'oreille, et je sentais naître en moi-même ce qu'il y avait en moi de femme; dans la solitude, bien sûr, j'étais parfois ma propre épouse, mais sans trop y croire, tandis que dans les bras de mon prêtre j'étais bien aise de trouver quelqu'un, à la faveur de l'obscurité, plus ou moins grossièrement persuadé de mes rêves, et qui, en retour, m'en persuadait. Dans cette occasion j'avais le sentiment moins de me donner à lui que de faire sous les caresses la découverte de la seconde part de mon être, de moi-même en épouse pour moi. Je me tenais à peu près ce raisonnement qu'ayant la vie entière pour faire l'homme, à seize ans il me fallait voir quelle charmante et vigoureuse servante d'un prêtre j'aurais faite. Aucune ne vaudrait celle-là, intelligente dans la volupté, douce et forte; battue, je la plaignais, je l'en aimais davantage; comblée, je m'étonnais et je l'admirais de la vigueur qu'elle mettait à supporter tant de joie; ce dialogue avec soi allait jusqu'au parfait bonheur. »

Cependant il songe aux lèvres de son ami, à ses bras tendrement refermés sur son visage; il l'évoque intensément alors que, monté dans l'escalier du clocher, par une ouverture dans le mur, il embrasse le beau Sarladais, pays sauvage, pays des esprits et des sorciers.

De retour au presbytère, il reprend ses explorations; il connaît l'angoisse délicieuse des greniers : dans un placard il découvre toute une collection de martinets et de fouets. Il se fustige, demi-nu, dans la chambre obscure, se frappant fort et longtemps. Ivre de pitié et de tendresse pour lui, au-delà de mille coups, il sort de ce plaisir solitaire tandis que l'orage tonne et que toute la campagne gronde. Il boit la force du monde, il savoure l'éternelle fête de la nuit souveraine et n'a qu'un désir : ne jamais revenir du côté des humains. Dans un état second, il découvre avec acuité les secrets de la vie, la croissance des plantes, la fermentation des eaux mortes.

« Du revers de ma lame j'écartais une feuille quand un jeune arbre aux écorces saines et luisantes m'apparut dans toute sa beauté. Il s'élevait assez haut dans le ciel et aussitôt je l'aimai. J'appuyai ma joue contre lui. Je l'aimais d'amour. Dans l'obscurité, la féminité l'emportait en moi sur la virilité, en raison de mon désir de passer du côté des sources et des charmes et de trahir ainsi les humains dans le temps de la nuit.

« A genoux au pied de l'arbre, mes lèvres sur ses douces écorces, je lui parlai tendrement en une sorte de murmure demi-chanté, tiré du plus profond de mon être et de ma vérité. Un chant rauque un peu, modulé dans la gorge comme un feulement de bête. Je défis la boucle de ma ceinture, j'enlaçai l'arbre et je fis la femme avec lui, torse nu, les flancs nus, serrant le tronc entre mes cuisses. Je sombrai ainsi dans la volupté pure et simple, absolue, délicieuse. J'aimais l'arbre, je désirais l'arbre. Mon caractère m'incitait à être heureux sans réserve. Dans ce pays des grottes peintes, le plus lointain Passé m'approuvait. Dans mes rapports avec l'arbre, ce qu'il y avait en moi de femme venait des premières nuits de la terre; cet amour des feuilles datait des premiers soirs, des premiers Paradis, et me composait un curieux caractère de magicienne. Une profonde mémoire me revenait dans un flot de plaisir. »

D'autres fois, il entrait dans l'eau, cherchant la volupté, sans plus savoir s'il était homme ou femme ou nymphe.

« Alors, de cette obscure nuit jaillit une lueur. Je me dis que de vieilles phrases, du temps des rois, traversées de candeurs rustiques, et ma folie habilement tissée composeraient une étonnante étoffe qui mériterait de survivre. Un petit livre, bien et mal écrit tout à la fois, semblable à une étoffe rustique et belle, voilà ce dont je pouvais être capable. Une sorte de tapisserie. Il me vint à l'esprit de la filer de grosse laine mêlée de fine soie. Cette idée d'un livre mené à la façon d'une étoffe curieusement tissée me plut. Ma solitude aussitôt me parut intéressante, mes vices aussi. »

Ce livre, il est devenu **L'Apprenti Sorcier** et il a pleinement réalisé, pour notre félicité, le dessein de son auteur.

Reprenons le fil du récit. Plus épris que jamais, il n'oubliait pas l'enfant.

« La pluie avait collé les cheveux sur son front. J'embrassai son visage. Le calme n'était qu'apparent; le petit cœur battait à se rompre. Je vous aime, reprit-il. Il avait une étreinte douce et forte. Il était la vivante et divine incarnation d'un esprit plein d'amitié et de courage. Tout nous était complice, les lieux, les circonstances; ma vie entière je me rappellerai que j'ai vu cela, pensai-je, que cela fut; je gravai dans mon cœur ce visage que j'aimais, qui m'aimait. Dans le tournant mal commode de l'escalier, une épaule contre la pierre froide, je le serrai dans mes bras. Une douce chaleur montait de ses habits mouillés, de sa gorge que découvrait une chemisette entrouverte. Il avait le charme de la France, d'une France très ancienne. J'avais séduit l'être le plus digne d'inspirer de l'amour. Il s'était, selon sa coutume, parfumé les cheveux.

— Il faut que tu partes.

— Nous sommes vainqueurs, maintenant, vous savez, me dit-il.

Il tourna vers moi son beau visage. Il avait appris à embrasser; je n'ai pas connu baisers plus tendres, plus passionnés que les siens; il me donnait ses lèvres neuves, vierges; il faisait cela pour la première fois et il y mettait tout son cœur. Quand il fut parti je restai

dans l'escalier, contre la pierre, à l'endroit même où il s'était tendrement retiré de mes bras. De sa force demeurait sur mon visage, de son charme; mon cœur battait encore au rythme de l'amour; j'en avais pour plusieurs heures avant de me remettre, avant de revenir à moi. »

Le prêtre se fit sévère : « Je ne sais pas si tu te rends compte du danger que tu cours à revoir l'enfant qui parlera. J'ai peur pour toi; viens, je peux te sauver de la vengeance des hommes mais il faut que tu meures. Une seule nuit tu dois disparaître du nombre des vivants et passer de notre côté. » Je ne vous dirai pas — pour vous en laisser la découverte — l'étrange équipée, dans la barque, sur la Vézère obscure et grondante et la cérémonie, sous la lune, avec le couteau rougi, les cases dans les cendres chaudes et les cailloux ainsi qu'une sorte de voix qui disait que le jugement de la rivière avait épargné les coupables mais qu'il fallait renoncer à l'enfant jusqu'à une autre vie. Dans son cœur revenait doucement la petite phrase que celui-ci avait prononcée : nous sommes victorieux maintenant.

Je me suis efforcé de vous donner une idée de ce livre qui fait appel aux forces obscures et ne ressemble à aucun autre; c'est pourquoi je ressens si vivement la vanité de mon propos : on ne raconte pas l'indicible. Peut-être aurait-il été plus sage de s'en écarter et de se servir de tel de ces petits écrans peints (que l'on trouve dans les musées italiens) que le confesesur tenait devant les visages des condamnés pour leur cacher l'échafaud.

Les états seconds qui ne sont ni veille ni sommeil, où les frontières s'effacent entre le vu et le vécu, entre le miroir et la mémoire, entre le réel et l'imaginaire, ne se peuvent décrire; du moins sait-on maintenant qu'ils sentent bon les verts paradis de l'enfance et les jaillissements du désir à l'état pur. La nature, qui garde quelque chose du chant de la Création, est un immense orchestre où l'homme joue sa partie — un instrument seulement parmi les autres. Comme on sent ici la vérité du propos de Paul Valéry assurant que, seul, il est toujours en mauvaise compagnie, et, aussi, celui de Colette lorsqu'elle parle de ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, « physiques ».

L'auteur de cet unique **Apprenti Sorcier**, épris d'espace et de lumière, accorde son cœur à l'Univers; célébrant d'un office permanent, il nous restitue le sens du Sacré. Se refusant aux coutumes et aux opinions des gens du commun, il réussit un nouvel accord avec l'Eternel.

A « Paris, cette ville laide, sale et triste, avec son peuple usé jusqu'à la corde, qui se prétend informé de tout mais qui n'incarne rien, qui ne soupçonne rien » pour reprendre son propos sévère, on a compris — comme ailleurs — la beauté de son message venu de l'Autre Côté et on a ressenti les transes de l'émotion qu'il a allumée en nous comme un feu dévorant.

ROBERT AMAR.

UN AUTRE PAYS

de JAMES BALDWIN.

« De profundis » des amours interdites.

J'avais aimé, il y a quelques années, « Giovanni, mon ami » de James Baldwin. Je m'en ouvris à notre ami Baudry.

— Soit, me dit-il; lisez donc « Un autre pays » (1). Vous verrez. C'est autre chose.

J'ai lu. J'ai vu. Le patron, comme toujours, avait raison.

Giovanni.. Un autre pays... Entre les deux, il y a toute l'épaisseur du monde où nous vivons, où nous sommes condamnés à vivre.

Giovanni, c'est une belle histoire d'amour, douce et triste comme une romance. « Un autre pays » a une toute autre densité; l'œuvre est rude, âpre, tragique.

Giovanni, bien sûr, ça vous serre le cœur. Mais « Un autre pays », ça vous prend aux tripes. Or, comme disait le papa Bernanos, quand on veut écrire pour de bon, il faut écrire avec ses tripes.

Pleine pâte humaine.

C'est écrit comme ça, « Un autre pays », avec les tripes, et en pleine pâte humaine.

L'intrigue? N'en parlons pas. Elle est simple comme une larme et compliquée comme l'amour même. C'est, en chant alterné, toute la haine et toute la souffrance humaines; c'est, dans l'énorme chœur de la sottise humaine, le dérisoire solo d'une quête d'amour humain.

Il s'appelle Rufus, il s'appelle Eric, ou Vivaldo, ou Ida, ou bien Cass. Sans doute a-t-il plusieurs visages, cet être à la recherche de son bonheur et de sa vérité. N'importe : il n'a qu'une âme; et cette âme, elle ne jette qu'un cri unique, absurde et fou, toujours le même : « Non, le monde, ça n'est pas ça; je sais que ça n'est pas ça; ça ne peut être ça ».

(1) Ed. N.R.F. Prix : 23 F.

Rufus était noir. Il avait, certes, toutes les qualités du monde.

Beauté, culture, talent, rien ne lui manquait. Mais Rufus était noir : A Rufus le trottoir.

Il y trouva de tout, Rufus, sur le trottoir. Des filles, des gars, du vieux, du jeune, et du blanc, et du noir; bref : du fric. Le bourbon, pêle-mêle, faisait tout passer.

Eric est blanc, fils du raciste état d'Alabama; mais il est ainsi fait qu'il aime les garçons, notamment les noirs. Double déréliction. Déréliction à la puissance seconde. Son premier ami s'est appelé Le Roy. Il faut lire le récit (poignant) de la découverte, par Eric, de sa vraie nature, entre les bras du débardeur Le Roy.

Un jour, sur le trottoir, Eric et Rufus se rencontrèrent. Cruelle et douce minute de vérité pour chacun d'eux. Le souvenir de cette minute-là emplit de son ombre « Un autre pays ».

« Rufus l'avait méprisé parce qu'il venait de l'Alabama; peut-être avait-il permis à Eric de faire l'amour avec lui pour le mépriser plus complètement. Eric avait fini par comprendre et il avait fui Rufus; il s'était réfugié à Paris. Mais ses yeux bleus tourmentés, ses cheveux roux et ardents, son accent traînant et hésitant, tout cela revenait douloureusement à la mémoire de Rufus » (56).

Quelques jours plus tard, Rufus se noyait.

Eric, en France, rencontrait Yves.

Les deux tiers du livre sont dominés par la présence, en Amérique, d'un mort : Rufus, et d'un absent : Eric. De là l'aspect tragique de cet ouvrage; il est axé sur un double vide, un double manque; et ce vide, au moins en ce qui concerne Rufus, rien, jamais ne pourra le combler. Il est irrémédiable.

Homo duplex.

Vivaldo est un homme à femmes. Il est copain avec Rufus, avec Eric. Tous sont intellectuels. Mais Vivaldo n'aime pas les garçons. De ce pain-là, il n'en mange pas. C'est un homme qui a de saines distractions.

« Un jour, dit-il, nous sommes montés en voiture pour aller au cinéma au Village et nous avons ramassé un pédé, un jeune gars que nous avons ramené à Brooklyn. Le pauvre type était mort de frayeur avant que nous ayons fait la moitié du chemin, mais il n'a pas pu sauter de la voiture. Nous l'avons fait entrer dans ce garage, nous étions

sept, et nous l'avons obligé à nous faire un pompier à tous, puis nous l'avons battu à mort et nous lui avons pris son argent et ses vêtement. Il est resté étendu sur le sol bétonné et vois-tu, c'était l'hiver. (...) Parfois, je me demande si on l'a retrouvé à temps, s'il est mort, ou quoi » (124-125).

Or, le drame, à mon sentiment, le plus bouleversant du livre, c'est le drame de Vivaldo. « Un autre pays », c'est aussi l'histoire de la dure, de la lente prise de conscience, par Vivaldo de sa vérité homophile. Certes, cette vérité, pour lui, n'est pas essentielle; mais c'est l'une de ses vérités.

Peu à peu, des craquements se font en Vivaldo, lentement, sourdement, il s'ouvre à la conscience de son homophilie; latente, sans doute, partielle, assurément, et sporadique, mais indiscutable, il lui faut l'admettre. Oui, cette vérité aussi, elle est sienne. Ce n'est pas, assurément, la dominante de son caractère, ou du moins de son tempérament; mais c'en est l'une des composantes; c'est bien là une de ses virtualités, une de ses pauvres richesses, puisqu'il est homme, vraiment, totalement, et que, selon le mot si savaté de Térence, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Son expérience humaine, Vivaldo, logiquement, entendra l'assumer jusqu'au bout.

Ces craquements se perçoivent, par exemple, dans un étrange dialogue avec Rufus, la veille de la mort de ce dernier (63), dans un regard en coin jeté machinalement à un liftier (160); et puis, à la fin du livre, dans cet admirable épilogue qu'est « vers Bethléem », Vivaldo, démâté, cède et s'abandonne à cette part d'ombre en lui, sa vérité la plus secrète, la plus profonde : le Vivaldo du silence et de la nuit.

Laissez-moi vous citer le texte admirable qui sert de conclusion aux amours de Vivaldo et d'Eric (cet Eric à qui sans doute, quelques années plus tôt, Vivaldo aurait réservé le sort que je viens de dire).

Eric demande à Vivaldo s'ils se reverront; Vivaldo répond :

« Je ne sais pas si je puis accepter cet amour, pas déjà. Pas encore. Oui, nous nous aimons, certes (Il leva les yeux vers Eric). Mais ce n'est pas vraiment le bonheur parfait, n'est-ce pas? Tiens, cette journée est presque achevée. Combien de temps faudra-t-il avant qu'une journée semblable revienne? Parce que nous ne sommes pas des gosses, nous savons ce qu'est la vie, nous savons que le temps fond littéralement. Je ne me sens pas capable de

soulager ta solitude, d'assurer près de toi une présence de tous les instants, tous les jours, pendant des mois et des années. Toi non plus, tu ne peux rien pour moi. Nous ne sommes pas orientés dans la même direction, et je n'y peux rien, pas plus que toi (Il s'interrompit et fixa Eric de ses yeux énormes et tourmentés. Il sourit). Ce serait merveilleux s'il en pouvait être ainsi; tu es très beau, Eric. Mais je ne peux pas vraiment te comprendre comme toi tu dois me comprendre, je crois. Et si nous essayons de passer outre, de prolonger ces instants, d'imposer notre loi, si nous essayions de prendre plus que ce que nous avons trouvé par hasard — par miracle, oui, par miracle, je te le jure — alors, je deviendrais un simple parasite. Et, l'un comme l'autre, nous nous dessécherions. Alors, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre, si ce n'est... nous aimer, être le témoin l'un de l'autre? Mais n'avons-nous pas le droit d'espérer... davantage? Afin de pouvoir accomplir jusqu'au bout ce que nous sommes vraiment? Ne le crois-tu pas? »

(Avant qu'Eric ait pu répondre, il avala une gorgée de son whisky et dit d'un ton différent, d'une voix plus basse) :

« Parce que tu sais, pendant que j'étais dans la salle de bain, je pensais que... évidemment.. j'aimais bien être dans tes bras, j'aimais bien te prendre dans mes bras — il rougit violemment et regarda Eric dans les yeux — pourquoi pas, c'est chaud, je suis sensuel, je t'aime... beaucoup... j'aime beaucoup ta façon de faire l'amour, mais — il baissa de nouveau les yeux — ce n'est pas mon combat, ce n'est pas *ma vie* et je le sais. Je ne peux pas abandonner mon combat. Sinon je mourrai, et si je meurs — il regarda Eric avec un sourire triste et juvénile — tu ne m'aimeras plus. Et je veux que tu m'aimes toute ma vie. »

Si j'en avais eu le temps ici, j'eusse aimé souligner encore bien d'autres aspects de ce roman presque trop riche.

Qu'il me suffise de mentionner, entre autres choses, ce thème-ci, très voisin des « intermittences du cœur » Proustiennes.

Eric a aimé Rufus. Vivaldo a désiré (sans oser se l'avouer) le même Rufus. Il est dans la logique du cœur qu'un jour Eric aime Vivaldo. Avant que cela fût dans le récit, je m'attendais qu'il l'aimât; je savais qu'il l'aimerait.

En réalité, c'est Rufus que tous deux aiment : Rufus mort, l'impossible amour, l'ombre de deux malentendus; Rufus, le vrai bonheur, cette occasion manquée, pour Eric qui n'a pas su, pour Vivaldo qui n'a pas osé.

C'est dans le souvenir de Rufus, mort, que communient Eric et Vivaldo. C'est l'ombre de Rufus que leurs étreintes, inconsciemment, prétendent ressusciter.

J'eusse aimé, bien sûr, parler plus longuement aussi de cette idylle entre Eric et Yves, son ami Français, qui occupe cinquante pages de l'ouvrage, au centre de quoi elle constitue une sorte d'oasis fraîche, une manière de havre de grâce. Elle est vraie, cette idylle, simple et vraie, à la différence de tant d'autres, ici ou là, chez tant d'auteurs, et non des moindres. Elle sent la chair, la sueur, le sperme; elle a un goût de garçon, pas un goût de camomille.

La puissance du roman, pourtant, sa vérité tragique ne sont pas là. Elles sont dans cette déréliction, dans cet abandonnement de l'être tout entier, qui ouvre sur l'éblouissement d'un véritable amour homosexuel. C'est du plus tragique fond de la solitude humaine que, brusquement, jaillit cette flamme de folle passion, de passion-panique, jetant, en de certains soirs privilégiés, Rufus dans les bras d'Eric, Eric dans les bras de Vivaldo. Passions bafouées, passions reniées par ceux-là même qui les vivent, qui en vivent, sauf Eric (mais Eric lui-même aimera une femme : Cass; et en souffrira).

Bref, ces hommes ne sont pas des caricatures. Terriblement, ils sont vivants.

C'est là toute la grandeur de ce livre étonnant.

Tel est donc « Un autre pays », long appel poignant vers une ombre, une ombre seulement, de compréhension humaine.

Les hommes y hurlent à l'amour, comme les chiens, parfois, hurlent à la mort.

Ce bouquin dense, touffu, gorgé de larmes, de boues, de sang, de songe et de soleil, c'est un « De profundis » des amours interdites : ces nègres veulent aimer, ces homosexuels veulent aimer. Ils le hurlent, ce droit à l'amour. Leur cri fait mal; il fait du bien, leur cri.

Et pourtant, à la dernière page, quand le regard d'Yves, en arrivant en Amérique, se lève jusqu'à celui de son ami, qui l'attend, qui l'accueille, quand à l'amour, enfin, répond l'amour, le « De profundis » se fait « Magnificat »; le paradis perdu se change en terre promise. L'Amérique des mornes amours devient l'*Arcadie* des amours heureuses.

JACQUES FREVILLE.

LE CŒUR EN EXIL

de RODNEY GARLAND.

Après avoir lu très exactement 2814 ouvrages homophiles, je suis assez perplexe pour décerner la palme à l'un d'eux seulement. Un choix est toujours une opération subjective, autant d'individus, autant d'opinions.

Une première sélection a été effectuée par *Arcadie*, qui entend limiter la compétition aux ouvrages parus depuis 1954. Une autre s'impose à moi en ce qui concerne le genre littéraire : je laisserai aux spécialistes en la matière le soin de promouvoir, si bon leur semble, poésies, études, ouvrages historiques ou scientifiques, et je demeurerai fidèle au domaine dans lequel je me suis toujours cantonné: celui du roman.

Or, puisque notre revue, ne se proposant pas seulement de fournir aux homophiles des lectures récréatives, tient surtout à présenter au grand public le vrai visage de l'homophilie, j'estime que le roman à retenir par préférence ne doit être :

— ni un ouvrage où l'homophilie est traitée accessoirement;

— ni un ouvrage où l'homophilie est présentée sur un ton badin, avec le seul souci de faire rire;

— ni un ouvrage tendancieux constituant un trop visible plaidoyer « pro domo » avec tout ce que cela peut comporter d'outrances favorables à la thèse et d'escamotages des éléments gênants;

— ni un ouvrage mal écrit;

— ni un ouvrage dont les protagonistes sont des adolescents, car ainsi qu'André Baudry l'a fort bien exposé dans l'éditorial du n° 146 : « il n'est pas certain que plusieurs de ces héros romanesques soient homophiles; on peut très valablement supposer pour plusieurs d'entre eux une vie hétérophile normale dès qu'ils seront jetés dans la vie

(1) Ed. R. Laffont. Prix : 9,60 F.

courante », et c'est bien ainsi que les choses nous sont présentées par Roger Rabiniaux dans « *Le soleil des dortoirs* »;

— ni un ouvrage se terminant par le suicide d'un des principaux personnages, cette échappatoire ayant été exploitée par de trop nombreux auteurs soucieux d'éviter en pareil domaine une happy-end et satisfaits de recourir à une solution de facilité.

Compte tenu de ces diverses considérations, j'ai arrêté mon choix sur « *Le cœur en exil* » (1), roman anglais de Rodney Garland, traduit et préfacé par Jacques de Ricaumont et publié en France par les éditions Robert Laffont en 1959.

D'aucuns feront aussitôt observer que ce livre mentionne un suicide. Certes, mais c'est le point de départ, non le point d'aboutissement dans le cadre de la construction littéraire, et l'aventure se termine d'une façon bien agréable par l'éclosion d'une liaison entre deux des personnages masculins. J'ouvre ici une parenthèse pour indiquer que je suis, à ce propos, beaucoup plus proche de l'opinion de Marc Daniel que de celle de Jacques de Ricaumont : le premier, dans le n° 64 d'*Arcadie* fait valoir que « parallèlement à l'enquête, discrètement, se développe une petite idylle très vraie, sans grandiloquence ni dramatisation, entre le médecin narrateur et son infirmier, le charmant Terry, si viril d'allure et si affectueux, qui est une des figures les plus sympathiques de la littérature homophile de ces dernières années », alors que le second, dans la préface, estime que « le dénouement du livre ne laisse pas d'être décevant; Tony Page, le jeune psychiatre qui, par dégoût des mœurs de ses semblables, avait depuis plus d'un an renoncé à toutes relations sentimentales et érotiques, rompt cette abstinence pour se jeter dans les bras de son valet de chambre, comme si l'auteur voyait une solution satisfaisante dans ces amours ancillaires exemptes de complications et de risques mais dépourvues aussi de la dignité qu'à défaut de plus hautes vertus tout homophile devrait s'efforcer d'apporter à l'exercice de sa condition ». Je trouve, pour ma part, que cette manière de voir est bien surannée; si la direction d'*Arcadie* nous invite sans cesse à observer plus de dignité dans notre vie privée, il ne s'agit pas de cette dignité là. Au surplus, y a-t-il, à proprement parler, amours ancillaires lorsqu'un jeune infirmier, secrètement amoureux du médecin qu'il assiste et avec lequel il va au cinéma,

consent volontiers à préparer les repas et à tenir l'appartement propre, comme si les deux hommes étaient déjà en ménage? J'irai même plus loin : si un homme du monde a la chance de connaître un jeune et authentique valet de chambre qui lui donne tout son amour, toute sa fidélité, tout son dévouement sans arrière-pensée, il aurait tort, à mon sens, de refuser d'en faire son ami pour de mesquines considérations de catégorie sociale; tel le héron de La Fontaine, il risquerait de se retrouver seul sur ses vieux jours, pour avoir dédaigné la possibilité qui lui était offerte de s'attacher durablement un être simple et sincère.

Cela dit sans y attacher autrement d'importance, je dois faire de vifs compliments à Jacques de Ricaumont, qui a su nous donner une traduction de haute qualité. Doué d'un grand talent de plume, il tient constamment le lecteur sous le charme de son style, tant en respectant avec rigueur le texte original.

Il n'entre pas dans mon dessein d'analyser ici le livre, que presque tous les Arcadiens ont dû lire au lendemain des excellentes critiques qui en ont été faites dans notre revue.

Je voudrais seulement souligner que Rodney Garland a peint nos milieux homophiles — ceux d'Angleterre évidemment, mais ceux de France sont tout semblables — avec une loyauté remarquable, sans cacher nos travers et sans les exagérer non plus. Il a bien précisé qu'il existe des homophiles dont le ridicule et la veulerie sont la honte de notre collectivité, mais que d'autres homophiles se distinguent par leur dignité, leur courage, leur esprit de sacrifice. Qu'il en est des homophiles comme des hétérophiles : que tout l'éventail des valeurs morales y est représenté. Que l'on trouve des homophiles dans toutes les catégories sociales, dans toutes les professions. Que le public discerne uniquement ceux qui se font remarquer et qu'il généralise d'après ceux-là. Que certains homophiles sont coureurs et instables, alors que d'autres trouvent le bonheur dans la fidélité sentimentale et la discrétion du comportement. Sans nuire au rythme de l'action, Rodney Garland a exposé tout cela à l'occasion des conversations que le narrateur-enquêteur tient avec d'autres homophiles dans les pubs de Londres, si bien que le lecteur, quel qu'il soit, assimile sans s'en rendre compte ces éléments d'information qui l'initient par petites doses aux problèmes particuliers de l'homophilie.

Le tour « roman policier » que l'auteur a su donner à son livre en entretenant un perpétuel suspense, contribue largement à l'attrait de l'ouvrage.

Lorsque nous apprenons, à la fin, que le suicide du héros n'était dû ni à un chagrin d'amour ni à une menace de chantage, mais à l'incompréhension et à la sécheresse de cœur d'un père intraitable, nous admirons doublement l'auteur, d'une part d'avoir choisi comme cause du drame cette réprobation familiale qui est malheureusement si répandue et si atrocement injuste, d'autre part d'avoir poussé l'élégance jusqu'à renoncer à accabler ce père intransigeant mais effondré, à qui le narrateur, pris de pitié, veut bien certifier, pour le rasséréner, qu'il n'est pas vraiment responsable de la mort de son fils. C'est dit sans emphase, sans insistance, mais cela témoigne une merveilleuse générosité de cœur qui fait antithèse avec la morgue cassante et revêche du personnage « normal ».

Enfin, le fait d'avoir confié l'enquête à un médecin psychanalyste, lui-même homophile, qui en raison de sa profession et de ses tendances intimes, sait de quoi il parle et le fait avec la pondération et le tact requis, confère au narrateur une accréditation totale et donne à l'ouvrage un caractère sérieux qui lui a valu d'être utilisé comme source d'information par le fameux Comité Wolfenden, point de départ de la loi récemment votée par le Parlement Britannique relativement à l'homosexualité.

J'estime donc qu'un roman dont la lecture est particulièrement attrayante et qui donne en toute honnêteté une peinture rigoureusement exacte de l'homophilie entre adultes, au point d'avoir servi à étayer une heureuse réforme législative, mérite de se voir décerner la palme dans le cadre de notre petit concours arcadien.

J'ajoute que Jacques de Ricaumont serait certainement plébiscité s'il voulait bien traduire et faire publier, avec l'accord des ayants droit, « *La nuit sans repos* », autre roman de Rodney Garland, car « *Le cœur en exil* » nous a mis en appétit.

RAYMOND LEDUC.

JE JURE DE M'ÉBLOUIR

de EVELYNE MAYHERE.

A mon sens, quel est le meilleur ouvrage homophile depuis la création d'*Arcadie?*

La réponse est, pour moi, si difficile à donner que je ne parlerais probablement pas du meilleur. En effet, à l'intérieur de la grande minorité homophile, la petite minorité qui est celle des femmes en *Arcadie*, attend sans doute que je traite d'une œuvre la concernant.

Cette décision étant prise et mon choix se trouvant, de ce fait, amputé des trois quarts, une autre descrimination s'impose qui élimine tous ces ouvrages destinés davantage à « émoustiller » le lecteur bien plus qu'à le captiver.

Si les lesbiennes sont infiniment moins attaquées que les homophiles masculins, c'est que leur comportement bénéficie, de la part des hétérosexuels, d'une indulgence amusée... voire même d'une indulgence intéressée. Aussi, ne considérais-je pas comme ouvrages traitant de l'homosexualité féminine tous ces romans sans poids, ni valeur, dont certains ne manquent pas de qualités d'écriture mais qui visent au succès par la recherche de l'insolite, celui-ci étant, de nos jours, fort à la mode.

Cette littérature agréablement pimentée n'est certes pas le reflet des problèmes que pose la vie pour les lesbiennes, ni même, lorsqu'elle n'en pose pas, le reflet de cette vie.

Que me reste-t-il?

Depuis le célèbre « Puits de solitude » de Radcliffe Hall, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, en bien comme en mal, je ne connais guère d'ouvrages récents qui aient traité aussi sincèrement et talentueusement du lesbianisme. Seul, le chapitre que Simone de Beauvoir a consacré à ce problème dans « Le deuxième sexe » me paraît digne d'intérêt et, surtout, parfaitement objectif.

(1) Editions Corréa. Prix : 7,20 F.

Pourtant, il y a un roman très peu connu : « Je jure de m'éblouir » par Evelyne Mayhère (1), dont je souhaite parler pour l'avoir beaucoup aimé à sa parution en 1956.

Certes, à la relecture, ces emballements de collégienne qui font la trame du livre, paraissent tout à la fois naïfs et prétentieux, mais n'est-ce pas là une marque de sincérité?

Evelyne Mayhère s'est tuée, à vingt-huit ans, « parce qu'elle n'avait jamais su vivre ». Ce livre de jeunesse est donc tout à la fois le premier et le dernier d'une veine prometteuse et nous ne saurons jamais quelle évolution aurait été celle de l'auteur sur le plan psychologique, mais ses dons littéraires étaient assez remarquables pour attacher du prix, non seulement à l'histoire mais aussi à la manière dont elle est contée.

Histoire classique : Sylvie, dix-sept ans, est amoureuse de son professeur de mathématiques, guère plus âgée mais d'une sagesse inattaquable.

Moins classique est le fait que Sylvie, à aucun moment, ne s'étonne d'aimer une femme, sa passion ne s'arrêtant pas à ces détails. Ceci est assez exceptionnel lorsque l'on connaît les angoisses de ceux et de celles qui à l'époque de l'adolescence, se découvrent « pas comme les autres ».

Exceptionnel aussi ce dévorant appétit d'absolu et si, comme nous pouvons le croire, Evelyne Mayhère et son héroïne ne font qu'un, l'on ne s'étonne pas que l'auteur ait succombé très jeune au mal de vivre.

Sans ce suicide, le lecteur prendrait-il autant d'intérêt à ce livre? On peut se le demander. Certes, l'on serait moins indulgent pour certaines outrances si la preuve n'était ainsi apportée d'une sincérité totale, allant jusqu'au bout de l'exaltation, de la révolte et du désespoir.

Ce mal de vivre une adolescence difficile est, pour Sylvie, bien qu'elle n'en tienne pas compte, doublé du mal de vivre une histoire difficile. Dans le domaine des amours interdites, tout chemin est parsemé d'obstacles mais, ces obstacles, Sylvie se les crée. La vie banale de tous les jours, aimer un homme, faire des enfants, ce n'est pas pour elle. Il lui faut tout... ou rien. Tout, c'est vivre sur les sommets certes, mais accrochée aux barreaux, écorchée vive.

Sommets entrevus et jamais atteints, soif de vivre l'irréalisable, ce sont ces rêves d'adolescent qui ont tué Evelyne, ce sont ces mêmes rêves qui demeurent tapis, au fond de nous, cotoyant les regrets ou cultivant une vague d'espoir.

De les reconnaître dans ce livre est déjà bouleversant, de les vivre à travers Sylvie avec une telle intensité vous fait prendre conscience des vraies valeurs perdues, mais aussi, hélas! de leur absurdité, ce qui reviendrait à dire que tout est absurde et qu'Evelyne Mayhère a eu raison de se tuer.

Cette conclusion trop simpliste amènerait de l'eau au moulin des croyants si l'on ne trouvait à la vie d'autres justifications que l'aboutissement passionnel.

Vivre sans passion, est-ce vivre?

« Non », dit Sylvie, « n'en pouvant plus du monologue, je créais Dieu sur la terre et, follement, j'engageais le dialogue. Quoi d'étonnant à ce que tant de sublime devint bientôt dérisoire? »

Quoi d'étonnant à ce qu'elle abandonne tout dialogue!

Ce que Sylvie cherche, son amie Julienne a plus de chances de le trouver dans son renoncement. Julienne a choisi d'entrer en religion et, malgré son trouble, ne se laissera pas entraîner par Sylvie, mais Sylvie se serait-elle contenté d'un amour partagé, d'un amour devenu quotidien?

« Détresse de Miserere, détresse de Stormy Weather », écrit-elle, « que demandons-nous à Betty Smith ou aux moines de Solesmes sinon un désir identique de mort, d'infini, de fulgurante immatérialité? Et parce que notre De Profondis est le même, nous éprouvons tous le même désir de communier, eux avec le vin, nous, plus à la page, avec du whisky ».

Pourtant, il semble que le bonheur paisible est là, tout près, à portée de cette main qui en accroche une autre, le temps de six mesures d'un andante de Bach, le bonheur arrive avec la lettre de Julienne et « tout m'apparaît dans une autre lumière, l'univers est régi par une mystérieuse harmonie, les souffrances, les tristesses sont belles, aussi belles que les joies... Et l'on se grise de vivre. Rien n'a réellement changé, mais on regarde au-delà des choses. Le monde se recrée ».

Oui, le monde se recrée à travers la passion, mais la passion est une drogue qui, à coups d'exaltation, tue plus sûrement qu'elle ne fait vivre.

La chasse au bonheur est dangereuse, Evelyne en est morte qui pourtant écrivait : « Il n'est plus grand bonheur que l'attente du bonheur ».

SIMONE MARIGNY.

LE CHEMIN DES HOMMES SEULS

de WALTER BAXTER.

LE TITRE ET L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

Comme pour tant de films, le titre de ce roman anglais a été changé par l'éditeur français (1).

A Londres en 1950, c'était : LOOK DOWN IN MERCY, c'est-à-dire « Prenez-nous en pitié » ou plus exactement : « Abaissez votre regard sur nous, et accordez-nous votre miséricorde. »

Toutes formules qui ont le don de me mettre en boule, et qui pour moi ne sont que fariboles coupables, puisqu'elles font appel à je ne sais quel Dieu qui aurait besoin d'être rappelé à l'ordre, et à la pitié... pour avoir organisé tant de gâchis et de malheur dans cet univers, au moins dans l'univers humain, le seul que nous connaissions bien, très bien même! jusqu'à en devenir fous de rage ou de dégoût.

Donc titre bizarre, antipathique. Mais tout s'explique dès qu'on apprend que l'auteur, après la deuxième guerre mondiale, s'est « converti » au catholicisme et qu'il est retourné depuis, aux Indes, avec une mission jésuite. Il est donc infiniment probable que cet auteur, qui fit la guerre comme soldat britannique dans l'épouvantable déroute de Birmanie, mais qui n'était pas alors inscrit au catholicisme, devait déjà apercevoir les êtres et les choses sous l'angle chrétien, c'est-à-dire sous la pesée de « cette calamiteuse notion de péché » que dénonçait un jour à la télévision le très intelligent Max-Pol Fouchet.

Le roman qu'il a composé, avec ses souvenirs de « cet enfer de Birmanie », a donc été vécu, ou côtoyé, ou imaginé, dans des conditions fort peu théologiques, et c'est pourquoi son titre anglais pourrait à mon sens ou compliquer l'approche du livre, ou même en éloigner des lecteurs éventuels...

Mais il se trouve que les traducteurs et l'éditeur français ont substitué à ce titre rébarbatif un titre infiniment plus heureux, plus poétique, plus tragique... et pourtant, un titre vrai : LE CHEMIN DES HOMMES SEULS. Cela change tout. L'esprit un peu curieux, quel qu'il soit, est invinciblement attiré par cette évocation : **Le chemin des hommes seuls.** Voilà qui change de ces ruées aveugles et inconscientes du troupeau humain, de plus en plus déshumanisé, auquel, de nos jours,

(1) Ed. Stock. Prix : 6,90 F.

nous appartenons tous, plus ou moins, et toujours davantage, que nous le voulions ou non. Nous sommes donc ici — sur la foi du titre — loin de toute robotisation, donc, pour une fois, dans la réalité, dans la vie vraie, dans la vie telle qu'elle serait, si la planète n'était pas en train de devenir folle, trois milliards d'êtres électronisés — ou en passe de l'être — à brève échéance.

Donc titre français attirant, mystérieux, inquiétant... et justifié. — On ouvre le livre, et on a la joie de lire d'abord une très belle et très noble préface de feu Roger Nimier..., esprit distingué et perspicace s'il en fût, qui connaissait admirablement les « problèmes » et les tranches de vie étudiés dans notre revue. (A l'époque où Baxter écrivait **Look Down in mercy,** il écrivait lui **Le Hussard Bleu,** que je recommande à nos lecteurs, souvenirs de guerre, aussi, comme les **Pompes Funèbres,** de Jean Genêt (1947), ouvrages qui ne sont pas sans certains rapports, je le dis en passant.)

Obligé de ménager l'esprit du livre, son titre anglais, mais aussi l'éditeur français, Roger Nimier écrivait astucieusement dans cette préface : « ... Walter Baxter a placé cette citation en épigraphe :

O Dieu, notre refuge et notre force
Jetez un regard miséricordieux sur le peuple qui crie vers vous...

« Ce Dieu qui ne se montre pas plus que l'auteur, c'est l'autre face du livre... Les deux titres se complètent. Les hommes abandonnés par définition et le Dieu qui doit les secourir, voilà les deux aspects de cet univers. »

Qu'ajouterais-je à cette exégèse, rapide comme l'éclair, et tragique comme la réalité?

Voilà donc le livre, et l'esprit du livre, bien campés par l'auteur du **Hussard Bleu.**

Toute cette préface serait du reste à citer : deux pages et demie, mais d'une telle richesse! Le dernier mot : « mourir ». (La mort est partout présente dans ces trois livres que j'évoque.)

*
**

Nous sommes loin, avec ces « hommes seuls » de toute fantaisie mal sonnante..., nous sommes du reste à la guerre, et quelle guerre! dans l'enfer vert et dans l'enfer violacé, proche aussi, en un sens, de cet enfer jaune de **La condition humaine** où Kyo, ce héros d'André Malraux, travaillait si durement à la « dignité » et à la « fraternité » des hommes (1933).

Mais il ne s'agit ici que de guerre : une guerre absurde dans ses intentions, pitoyable dans sa tactique, confuse dans sa stratégie, un épisode de cette retraite, de cette fuite devant les Japonais, auprès de laquelle notre « exode » de 1940 semble une cavalcade enchantée.

Une retraite sans héros, certes! Des hommes, des hommes seuls, rien que des hommes, et très ordinaires. Abandonnés de Dieu bien sûr, et du « Dieu des armées »! Des Britanniques, abandonnés de Londres! assoiffés de thé! et couverts de crasse, d'insectes et de blessures... Malades, sanglants, au milieu des cadavres, et sous les

tirs sifflants, et sous les bombes..., les pieds perdus dans la boue des rivières ou écorchés dans les granites.

Le seul personnage pur du roman, Anson, l'ordonnace du capitaine Kent, malgré sa simplicité, et sa petite jugeote, oserais-je dire, d'homme sans culture..., réfléchit, une nuit, dans cette effroyable solitude, et constate cette carence d'héroïsme :

« Sans doute existe-t-il des êtres héroïques, pensait Anson, s'appuyant sur le coude et regardant une poignée de sable couler lentement entre ses doigts rudes : cette femme, Jeanne d'Arc, par exemple, avait dû être une héroïne. Mais les héros ont toujours quelque chose de particulier; ce sont des gens qui ont de la religion ou qui croient en quelque chose, ou qui simplement veulent se mettre en évidence. Pour la plupart des hommes, ce n'est guère facile d'être des héros, justement parce que la plupart des hommes ne croient pas à grand-chose, du moins à rien d'important; ils ne croient qu'en eux-mêmes. Beaucoup prétendent qu'ils croient en Dieu : mais, en réalité, ils n'y croient pas; ils le disent à peu près comme on dit : « Enchanté de faire votre connaissance », à quelqu'un qui vous est antipathique à première vue » (page 220).

Anson est donc toute pureté, toute sincérité, toute tranquillité. Et bonheur, malgré sa solitude, ou à cause de sa solitude! lorsque sa pulsion sexuelle vers tel homme qu'il désire trouve l'écho souhaité.

Tel n'est pas le cas de son capitaine qui, pourtant, « avait eu du désir pour lui » (page 221), mais qui « se torture l'esprit, complique tout, au point d'exclure de sa vie toute possibilité de bonheur »!

Et Anson a « pitié » du capitaine Kent.

Ils sont dans cette Birmanie hostile, physiquement **seuls** au cours des extraordinaires péripéties de leur calvaire commun — et ils sont **seuls** aussi moralement, bien qu'ayant éprouvé et vécu le même amour l'un pour l'autre, bien que l'éprouvant toujours...

Et si l'amour d'Anson s'alourdit de pitié, d'inquiétude et de tristesse, le capitaine de son côté s'enferme de plus en plus dans un cercle d'enfer social, qu'il a construit autour de lui, et dont sa maladresse et ses phantasmes vont faire un carcan, qui finalement l'étouffera et le conduira d'abord au meurtre, ensuite au suicide.

Solitude dans la nature, ou parmi les hommes à femmes.

Solitude dans leurs âmes torturées et déprimées.

Solitude — pour Kent — de son destin absurde.

LE TRISTE HEROS DU LIVRE ET SES COMPARSES.

Car c'est lui, le capitaine Kent, qui est en fait le héros, le très triste héros du livre. Nous sommes ici au fait central du roman, à l'originalité essentielle de ce récit :

L'amour homosexuel et réciproque d'un adulte pour un autre adulte. Mais avec quelles différences!

Les choses ont été absolument simples, et naturelles, pour l'ordonnance, qui n'a eu à se poser aucun problème, compte tenu de la

déférence, et du respect affectueux, qu'il n'a cessé d'éprouver pour son chef.

Cet amour l'a comblé, puis l'a bientôt beaucoup troublé, en raison du comportement de son officier, nous l'avons dit.

Mais pour Kent! quelles difficultés, quelles inhibitions; quelles appréhensions, quelles réticences... n'a-t-il pas éprouvées! et quels tabous à renverser — ou à momentanément oublier — en raison, justement, de la violence de son désir pour Anson! C'est là que Baxter nous décrit par petites touches presque imperceptibles ce fait sexuel fondamental que des millions d'êtres connaissent, et qui nous préoccupe tant dans cette revue. Or sa peinture, dans **Le chemin des hommes seuls,** est à la fois extraordinairement fine et dépouillée. Le désir y apparaît peu à peu de la façon la plus naturelle mais la plus irrépressible, sans la moindre précision qui puisse choquer... ce qu'on est convenu d'appeler la pudeur. Le caractère secret et sacré de l'amour charnel y est parfaitement respecté. Et les réalités y sont pourtant aussi fascinantes que cette discrétion même : telle est la grande originalité, et la singulière valeur, du **Chemin des hommes seuls.**

La lente montée de ce désir qu'a pour son ordonnance le capitaine Kent bourré de préjugés, perclus et paralysé devant Anson, fait du héros la victime exemplaire du tabou judéo-chrétien qui condamne — nous le savons — l'amour homosexuel, et torture, si stupidement, hélas! tant d'Occidentaux. Tout, chez ce malheureux officier, lui interdit le moindre laisser-aller (du fait de son éducation, du conformisme de sa caste, des interdits religieux, etc...) et il a fallu son exil hors de toute civilisation, de toute vie normale, et précisément dans cet enfer de guerre, son isolement effrayant, aux limites de la peur et de la mort, en compagnie de ce soldat, pour que cette force irraisonnée, **naturelle,** chez lui, de l'impulsion sexuelle pour un semblable, le porte... à ce rapprochement dont il n'a entendu très vaguement parler, que comme d'une monstruosité!

Et naturellement, avant et après cette aventure inouïe, il est entouré de personnages qui tous, plus ou moins, sont remués par leurs impulsions sexuelles : l'infirmière Helen et son timide prétendant Robert d'une part, et d'autre part l'ordonnance Anson, qui a été quelque temps l'ami de Goodwin... Chacun y manifeste en demi-teintes ses préjugés, ses phobies, ses tares... et aussi son attitude dans la vie courante, surtout sa pauvreté spirituelle : analyses feutrées, discrètes, mais solides.

Anson seul est vraiment libre et tout à fait digne en toute circonstance.

N'est-il pas remarquable que cet auteur catholique ait campé ainsi ce personnage si simple et si sympathique d'homme sans complexe, alors que son homosexualité est exclusive et totale?

Notre cher doyen de 1957 — Jean Ledoyen — avait déjà écrit qu'Anson était pour lui « le grand attrait du livre, le personnage sympathique... Ses beaux sentiments, sa vraie tendresse, sont mal récompensés... » et il soulignait chez Kent au contraire cette attitude de

refus et de dénégation vis-à-vis de sa vraie nature, sa mesquinerie et son mensonge vis-à-vis de ses propres sentiments réels, que bafouait son éducation conformiste : « Il ne faut pas qu'il soit dit qu'il a aimé son ordonnance... Du reste, sa peur vis-à-vis de lui-même le conduit jusqu'au meutre... Il préfère tuer que d'être soupçonné d'homosexualité. »

Tel est un aspect, en effet, de cette belle morale inculquée aux cadets des académies britanniques, ou, tout au moins, suggérée à la bonne société anglaise;

Kent nous offre à la vérité un bien triste échantillon d'humanité, sans que sa propre souffrance lui confère d'ailleurs la moindre auréole de martyr, bien loin de là! C'est un malheureux, certes... mais c'est aussi un bien pauvre homme! Et c'est tout juste si l'on ne nous suggère pas qu'il est lui-même l'artisan de son malheur... Ce Dieu auquel il croit, paraît-il, le laisse en tout cas choir et déchoir... aussi bas que possible.

Jean Ledoyen avait déjà remarqué aussi — dans le titre anglais — « ce reproche à l'Eternel de l'abandon total dans lequel il paraît laisser ses créatures » (**Arcadie,** nº 42, pages 62-63).

« Pas de roman plus décourageant, plus angoissant », terminait-il.

*
**

LES TROIS VOLETS DU ROMAN.

Revenons donc à nos deux héros.

La première partie du roman (jusqu'à la page 60) nous les présente dans leur complexe de guerre... avant les combats. L'atmosphère est lourde, la marche lente, l'horizon bouché..., on est écrasé et désorienté par cette inanité de toutes choses, sous ce ciel épais et menaçant : on piétine dans le néant et l'angoisse.

L'isolement des hommes prépare le drame, va le rendre possible et nécessaire.

La deuxième partie (jusqu'à la page 233) nous fait assister pas à pas, au cours des combats, et dans l'horreur de ces ténèbres aux lueurs sinistres, de ces chairs déchirées et souffrantes, de toute cette misère si extravagante..., à la victoire de l'amour charnel sur le tabou : les nuits secrètes du capitaine et de son ordonnance, car cette guerre birmane a joué « le rôle de catalyseur » (comme l'avait écrit Jean-Louis Bory) dans cette conjonction (ou cet affrontement) de leurs deux natures homosexuelles.

La troisième partie, enfin, détaille à nos yeux, et de plus en plus cruellement, la revanche du tabou sur ce pur amour — en raison de la faiblesse de Kent, de sa peur, et du lancinant remords, qui le mine et le ruine... Et c'est une marche au supplice. Au suicide (raté quelque peu).

*
**

Tandis qu'Anson nous a quittés, toujours digne et discret, mais avec son chagrin, nous restons à réfléchir à « ces idées-là », comme il disait

à son capitaine, lorsqu'il lui reprochait très doucement son tracas et son angoisse au sujet de ce qui leur était arrivé... « Ces idées-là », c'est la réprobation de l'amour charnel de deux hommes! Ce n'est que cela. Et c'est tout cela! Telle est la clé, la charnière, que dis-je? — **la cause** du drame.

Ce qu'un abbé Oraison a compris depuis longtemps, l'auteur Baxter, en passe de devenir catholique (ou déjà catholique, peu importe), le comprend sans doute aussi. Mais il n'intervient aucunement dans le récit. Il nous montre simplement dans quel empêtrement de préjugés mesquins se débat ce pauvre capitaine, issu de milieux puritains et pudibonds, trop faible pour ne pas emboîter le pas à tous les conformismes d'un club ou d'un mess d'officiers britanniques (ivres chaque soir, du reste, après avoir salué leur reine!) — mais respectueux, avant tout, d'une certaine « respectabilité ». Des êtres minables et méprisables, à quelques exceptions près. C'est à cette espèce sociale qu'appartient ce pauvre Kent, si peu brillant, couard sans se l'avouer, médiocre, quelconque, et que la terreur d'avoir transgressé le tabou, en cette chienne de guerre! pousse jusqu'au meurtre, et jusqu'au suicide. Suicide qu'il rate du reste, comme il a raté toute sa vie, on le devine, et d'abord son mariage dérisoire, stupide, criminel — tout comme celui d'un André Gide... (C'est bien le seul point à propos duquel ces deux hommes sont à mettre dans le même sac! d'ailleurs. Dieu me pardonne de risquer un instant ce rapprochement grotesque, entre un prix Nobel et cette pantoufle!)

Il était homosexuel, certes — comme tant d'autres sont hétérosexuels — mais aussi banal qu'eux, pour les attitudes psychologiques apprises, le comportement commandé ou téléguidé, la vision vulgaire et courte, conforme à la médiocrité courante : il suit le flot. Aussi peu capable de réfléchir que l'étaient les moutons de Panurge. Aucune personnalité. Pour oublier sa vacuité, comme tant d'autres! il boit. Et whisky, et gin, et Cognac! C'est tout ce qu'il a trouvé comme paradis artificiel, paradis pour « s'oublier »! Lamentable officier, lamentable mari, amant apeuré et avare de sa propre sensibilité. Ligoté, écrasé par l'opinion... des autres...

Méprisable, non pas, bien sûr, parce qu'homosexuel (comme pourraient penser encore trop de gens, çà et là), mais parce que n'admettant pas son homosexualité, la répudiant presque... Alors que son amour pour Anson, au sens véritable du mot, était patent, et plus profond qu'il ne pouvait, ou voulait, le penser lui-même.

*
**

Evidemment oui, un suicide. Ou une mort. Ou un accident... On sait assez que c'est la solution facile de tous ces romans catholiques qui traitent de l'homosexualité : **Jean-Paul, Fabrizio Lupo, Le poids des âmes, etc...** On abandonne le héros à son triste sort... **Chaque homme dans sa nuit,** écrit Julien Green. On ne veut pas être **L'avocat du diable** (Morris West). On ne condamne pas... Mais on ne justifie pas.

Ici, c'est le tabou, nettement, qui a triomphé — et cruellement — de ce faible capitaine, de cette nullité, de cette chiffe... Il est supprimé, dans l'affolement et la douleur, mais c'est un suicide aussi manqué que sa vie! « Dieu ait son âme! » ajouterais-je volontiers. Il a vécu sans crime et sans tache (à un assassinat près, pourtant...). Son Dieu sans doute avait voulu le faire tel qu'il fut : un pitoyable résidu social.

Mais pourtant il ne fut vrai, vivant, et « lui-même » enfin! qu'au contact charnel de son ordonnance! La seule circonstance où il ait véritablement existé, c'est celle qui lui a fait paraître la vie intolérable — et la mort inévitable.

Sombre histoire. Tragique et ridicule destinée.

Mais, dans le contexte britannique des années 50, authentique, réelle en somme, et très certainement vécue, par quelques européens, qui furent nos contemporains.

*
**

Un livre donc qui attache, émeut, et surtout fait réfléchir.

Non pas un très grand livre. Mais un beau livre — riche de tristes expériences..., moins banal, à coup sûr, qu'un « voyage en Chine », ou à Las Vegas! ou au pays des Beatniks!

PIERRE NEDRA.

GEORGES PAINTER

MARCEL PROUST

« Enfin, le vrai Proust »

Ed. Mercure de France — 28 F

LE POIDS DES AMES

de BERNARD DE KERRAOUL.

Le chanoine Spalarda est depuis vingt et un ans professeur de théologie dogmatique et de Droit Canon au Grand Séminaire de Monterino, petite cité épiscopale de l'Italie méridionale (1). Canoniste et théologien éminent, il cumule également les fonctions de Promoteur à l'officialité et de Vice-supérieur; consulteur d'une congrégation romaine, protégé par un cardinal de curie qui le juge à sa valeur, il se croit sur le point de recueillir la succession du supérieur très âgé. Autour de lui, à l'intérieur du séminaire comme au chapitre de la cathédrale, évoluent, au milieu des rivalités et des jalousies, ses collègues chanoines, et la peinture d'un tel milieu ecclésiastique, dont l'auteur a certainement une connaissance très précise, nous laisse une impression assez déplaisante.

L'Archevêque-évêque de Monterino, adroit politique, habile manœuvrier, mais aussi peu sympathique que tel ou tel de ses chanoines, agacé de l'indéniable supériorité du chanoine Spalarda, qu'il tient à tort pour un ambitieux, refuse de le nommer supérieur, mais lui fait obtenir par compensation — sorte d'exil doré — le titre de Prévôt mitré d'Acquarone, mince territoire sur un sol pauvre, doté seulement d'un illustre sanctuaire-basilique pourvu de titres honorifiques. Le voici donc devenu Mgr Spalarda, et du même fait, pasteur d'âmes.

Ses indéniables vertus, mais aussi son intransigeance, vont être confrontées avec un petit groupe de fidèles qui jusqu'à présent s'accommodaient apparemment du péché, celui de la chair surtout. Avec l'impétueuse rigueur d'un inquisiteur, il se renseigne aussitôt sur les paroissiens dont la vie est une occasion de scandale. Un prêtre médiocre d'abord, qui a soumis une humble servante à ses désirs, au vu et au su des fidèles. Situation que son prédécesseur, âgé et débonnaire, connaissait et tolérait. Il le confond, le châtie en le contraignant à une pénitence publique, après le renvoi de sa complice.

Le second pécheur est plus difficile à abattre. Don Filippo Sartori, ancien ministre et député d'Acquarone, s'est épris sénilement, au point d'en perdre toute dignité, de sa servante Catarina, de mœurs faciles, qu'il comble de présents, installe dans la chambre de sa

(1) Ed. Julliard. Prix : 16,20 F.

propre fille, cependant que sa femme vit à Rome. Malgré les services rendus par ce parlementaire à la Démocratie chrétienne, Mgr Spalarda l'affronte sans détour, le somme de mettre fin à cet adultère dégradant, et, sur son refus, suscite un autre candidat qui le battra aux élections. Puis il se rend à Rome, et par un prodige de diplomatie obtient de l'épouse, éloignée de son mari par une aversion réciproque, qu'elle revienne à Acquarone, obligeant la maîtresse à disparaître. Toute cette action est conduite, bien entendu, au nom des intérêts supérieurs de l'Eglise, conjugués avec la lutte nécessaire et implacable contre le péché.

Le troisième combat, engagé avec la même rigueur, toujours au nom de la terrible volonté de Dieu, atteindra des victimes d'une autre classe et d'une autre sorte. Un Américain de vingt ans, fils d'un riche banquier du Connecticutt, au visage à l'expression franche et ouverte, mais d'une tenue vestimentaire assez négligée, fait sensation en débarquant à Acquarone, où un récent passage de soldats des U.S.A. bruyants et chahuteurs, a laissé de mauvais souvenirs. Jimmy, ex-sous-lieutenant de l'armée d'occupation en Allemagne, élevé par son père dans le culte du vieux continent, a étudié l'histoire de l'Italie médiévale à l'Université de Yale; venu passer un an ou deux en Italie pour préparer une thèse, il a jeté son dévolu sur Acquarone, cité riche de souvenirs, successivement soumise aux Grecs, Romains, Vandales, Byzantins, Sarrasins, et Normands. Malgré son évidente bonne volonté, l'accueil des notables et du peuple est des plus froid, dans cette ville où la vie est inerte et immuable. Il passe son temps à errer dans la campagne ensoleillée et aride, ému de compassion devant les petits ânes au dos à vif, et ne recueillant d'autres sourires que ceux des enfants auxquels il distribue généreusement quelques billets.

Il rencontre ainsi fortuitement, sur ses propriétés, le comte Richiardi, Don Sergio, qui mène dans son château, à vingt-sept ans, une vie solitaire, soumis à l'étiquette de l'antique noblesse italienne, entouré de serviteurs attentifs, dévoués, qui le volent cérémonieusement. Entre ces deux garçons également lettrés et cultivés (Don Sergio est docteur en droit), la conversation, engagée avec réticences, se poursuit sans peine, et Don Sergio, connaissant l'inconfort du logis de Jimmy chez une épicière sordide, lui offre très simplement de venir loger au château. Jimmy, Américain ingénu et sans complexes (l'heureux garçon!), étonné et gêné d'avoir un valet de chambre à son service, se perd un peu dans tous les détails de la politesse italienne, dont son hôte lui explique l'immuabilité. Une intimité s'ébauche, se développe en toute franchise, en toute simplicité réciproque. Pourtant, peu à peu et progressivement, Don Sergio se sent troublé par la grâce et la force de son hôte, simple, sportif, dépourvu de toute complication, qui ne fait preuve d'aucune coquetterie, mais qui imprime à tous ses gestes, par une faculté innée, un cachet d'élégance et de séduction. Au bout d'une quinzaine, il se rend compte que la venue de Jimmy a bouleversé sa vie : « A l'idée qu'il pourrait repartir, il se sentit glacé comme si « le soleil avait brusquement disparu. Celui-ci avait introduit dans sa « vie une allégresse dont il ne pourrait plus se passer. »

Au cours d'une courte absence de Sergio survient un de ses amis, jeune acteur retour d'Hollywood où il a tourné avec succès, d'esprit vif et moqueur, débordant de vitalité (dans lequel on croit reconnaître celui auquel le livre est dédié), qui vient se reposer quelques jours dans le calme de la Basilicate. Guido a tôt fait (son « expérience » personnelle n'est pas douteuse) de deviner l'amour que son ami éprouve pour Jimmy; il le presse de se déclarer. Mais Sergio, profondément marqué par ses convictions religieuses, héritées de tant de siècles, éprouve en même tant que la tendresse qui l'envahit de plus en plus, la plus vive horreur de cette inclination. Bon catholique, filialement soumis aux lois de l'Eglise, déchiré entre deux désirs, il ne se voit heureux qu'au prix de l'abandon de tout ce qu'il croit. Il essaie d'arracher de son cœur cet amour interdit et plus il lutte contre lui, plus il se fortifie : l'image de Jimmy lui apparaît si claire et lumineuse, si exempte de tout caractère malsain, que tous les arguments invoqués pour raffermir sa résistance lui semblent de plus en plus ridicules et stupides.

Guido tente de le persuader avec tous les arguments de la raison et du cœur, sans cesser pour autant, en bon Italien, d'affermir sa croyance en Dieu, mais en un Dieu miséricordieux envers ceux qui s'aiment (ce ne sera pas hélas le Dieu de Mgr Spalarda!) — Sergio tourmenté, irrésolu, vient confier son secret au redoutable prélat. Celui-ci « n'ignorait rien des divers péchés qui assaillent les hommes, « mais avait une particulière répulsion à l'encontre des péchés de la « chair ». Profondément surpris d'un tel aveu et comme toujours « un « peu dégoûté de voir des hommes intelligents succomber à des « défauts aussi grossiers », il réagit avec vivacité pour lui démontrer qu'il commettrait un péché mortel, non pas tant en raison de tel ou tel argument tiré du Deutéronome, de saint Paul, ou de la loi naturelle, mais parce que telle est la « Sainte Volonté de Dieu ». Il pulvérise un à un tous les arguments que Sergio a recueillis des propos de Guido; il lui rappelle que leur Dieu est un Dieu terrible : « Une éternité de douleur pour un instant de plaisir. »

Le remède : se soumettre à la volonté divine. C'est tout. Mgr Spalarda tient même ces propos, curieux en apparence, et qui s'inscriraient dans l'ascèse arcadienne : « Je ne vous dirais pas de vous « marier, ce serait ridicule! Du reste, faire le malheur de deux per« sonnes ne serait pas un moyen efficace d'éviter le péché, il faut être « stupide pour recommander de tels moyens. » Il ajoute même (et nous le remercierions pour cette parole) : « En soi, votre attachement n'est « pas répréhensible, il ne le devient que dans la mesure où il tend à « violer la Loi de Dieu en devenant charnel. »

Son adjuration : prier et encore prier. Mais pour Sergio, cela ne résout rien; il se sent toujours déchiré entre son amour et son devoir. Jimmy, conscient d'un malaise entre eux, l'évite, et il faut l'intervention de la femme du député d'Acquarone, au fond d'elle-même païenne et refoulée, intuitive pour deviner les sentiments secrets, pour le décider à avouer et à interroger Jimmy lui-même... Alors Sergio

frémissant de crainte et de regret : « Jimmy, je t'aime! C'est affreux, « j'ai honte de moi, j'ai tout fait pour arracher cet amour, mais rien « n'y fait. »

Et Jimmy, sur qui ne pèse aucun interdit et qui, tout au fond de son cœur, attendait et espérait cet aveu, s'écrie : « C'est tout simplement « merveilleux. Je suis fou de joie tu sais! Pourquoi te torturer? Alors « que c'est quelque chose de si naturel et de si beau! Puisque moi « aussi je t'aime; il n'y a pas de problème! Tu avais peur que je ne « t'aime pas? Oh Sergio ... Pourquoi pleures-tu alors que je te dis que « je t'aime... » Sergio lutte encore : « Notre amour offense Dieu... « C'est un péché qu'Il réprouve, nous n'avons pas le droit d'être heu« reux, Dieu ne le veut pas. » Jimmy, à son tour persuasif et rendu éloquent par sa tendresse, comme le fut Mgr Spalarda au nom de la volonté divine, le coinvainc enfin, en apparence. Les arguments de bon sens, que son cœur et sa raison lui inspirent, et selon une vérité qui n'est plus qu'une vérité humaine et que nous, homophiles souvent ainsi déchirés, faisons nôtre, il les conclut ainsi : « Je ne sais que te « dire que je t'aime et que tu es tout pour moi. »

« Ils passèrent une étrange nuit. » Sergio recru d'émotion, effondré sur le canapé, s'endort. Jimmy éteint la lumière, le veille toute la nuit, fumant cigarettes sur cigarettes : Il ne parvenait pas à comprendre le drame de Sergio. Pour lui, si un acte faisait du tort à quelqu'un il était mauvais, dans le cas contraire, il était bon. Leur bonheur ne ferait de mal à personne, au contraire, lorsque l'on s'aime, on devient meilleur envers les autres, et qu'y avait-il de mal dans leur amour? Théologie simpliste, peut-être, mais qui rejoint la nôtre, n'est-ce pas, en **Arcadie...**

Cette intimité qui se conclut et s'affirme enfin va provoquer les commentaires des dévotes rancies d'Acquarone; celles-ci prendront prétexte des visites au château d'un jeune vicaire, Don Paolo, qui s'est pris de sympathie pour ces garçons cultivés, et inciteront Mgr Spalarda à intervenir. L'occasion se présente d'elle-même. Quelques semaines plus tard, Sergio tombe gravement malade; ses jours sont en danger. On appelle le prélat pour l'administrer. Mais celui-ci, dans une longue exhortation, persuade Sergio que les secours de la religion lui seront refusés s'il ne renonce pas à son sordide péché. Il faut donc qu'il renie tout ce qui l'a rendu heureux, il en gémit sur son lit de souffrance, il se refuse à renier Jimmy « qui avait été ce qu'il y « eut de meilleur dans sa vie ». Mgr Spalarda, à l'aide de tous les arguments que lui inspirent sa science théologique et sa dialectique, et que l'auteur développe avec une conviction et un luxe de précisions qui nous ébranlent nous-mêmes, arrache à Sergio, exsangue sur son lit de douleur, une résolution écrite de ne plus revoir James Warton, de ne pas chercher à correspondre avec lui, accompagnée de son repentir d'avoir offensé Dieu.

Sans perdre une minute, il va remettre ce mot à Jimmy, anxieux dans la pièce voisine, et avec une habileté extrême, lui expose que la seule façon de prouver son affection pour Sergio est de respecter son vœu suprême, à l'heure où il va probablement mourir. Devant son

intense émotion, Mgr Spalarda, en juge exact de la nature humaine, voit bien que cet amour était sincère et désintéressé, amour qui dicte à Jimmy cette réponse : « Si c'est la volonté de Sergio, j'aurai tout « fait pour lui..., je partirai..., je lui prouverai mon amour de cette « façon-là... » Et la permission de revoir Sergio une dernière fois avant son départ lui sera refusée!

Mgr Spalarda se sent soulagé, les choses s'étant passées au mieux pense-t-il. Ainsi Dieu et l'Eglise auront-ils eu le dessus dans la lutte contre le péché.

Mais nous restons des êtres de chair et de sang, et pour un tel triomphe il faut des victimes. Jimmy, angoissé par la maladie de Sergio, torturé par cette rupture brutale, qu'il juge incompréhensible et insupportable, lui qui « n'avait jamais aimé auparavant et s'était donné « à cet amour avec fougue et sans esprit de retour » se demande maintenant, au souvenir de ce qu'il y avait de contracté et d'anxieux en Sergio, s'il n'est pas aussi responsable des angoisses de son ami, torturé entre son amour et sa foi. Il ne fera rien pour lutter encore contre Mgr Spalarda, mais rien non plus ne le rattache désormais à cette vie dont Sergio était toute la Joie. Après avoir longtemps erré et pleuré les larmes de l'agonie dans la campagne déserte où il a rencontré le visage du bien-aimé, il adresse au ciel, lui l'agnostique, une prière ingénue pour le repos et le bonheur de son ami; puis il s'élance avec sa voiture sur une falaise dominant des rochers battus par les flots; l'auto rebondit sur les aspérités du terrain, puis s'accroche, et Jimmy éjecté hors d'elle, vient s'écraser sur l'arête tranchante d'un roc et sombre dans le néant. Tout est consommé!...

Et pourtant, Mgr Spalarda aura encore à faire sentir tout le poids de son austère doctrine, car selon lui, « quand les intérêts de Dieu « et de l'Eglise sont en jeu, nulles considérations humaines ou sen- « timentales ne doivent arrêter le prêtre sur le chemin du devoir ». Il refusera donc les honneurs des prières chrétiennes au suicidé, malgré l'intervention fougueuse de Don Paolo, qui bravera sa rigueur en accompagnant le cortège funèbre, en surplis et étole, des chants et prières rituels. Il sera suspendu « a divinis », et réintégré bien plus tard, dans un autre poste, et surtout parce que son père est notaire de l'évêché...

Don Sergio guérira; marqué à jamais par l'immense et unique amour de sa vie, il entrera dans les ordres, et l'Eglise, qui mutile les corps, aura gagné une âme.

A travers le sang et les larmes, Mgr Spalarda a donc vaincu. Pourtant, malgré son peu de souci des vies brisées, il se demande un court instant si tant de malheurs sont bien ce que Dieu voulait, et il se repent tout au moins d'avoir négligé James Warton, cet hérétique dont il aurait peut-être pu sauver l'âme. Mais sa rigueur intransigeante, confirmée par son Directeur de conscience : « Notre religion est dure. « Vous les régirez avec une verge de fer et vous les briserez comme « le vase d'argile », ne fléchira pas pour autant. Appelé à Rome pour un plus haut destin, il sera plus tard cardinal; ses titres, sa science et ses vertus l'en rendent digne, et si on ne l'aime pas, il a droit au

respect.

Et nous, lecteurs homophiles, malgré tout marqués, athées comme croyants, par vingt siècles d'empreinte chrétienne, déchirés que nous sommes entre de telles condamnations et nos désirs, certes nous suivons avec une émotion douloureuse ce récit d'amours sans doute vécues — tout le talent de l'auteur ne nous les rendrait pas si proches s'il ne les avait pas observées dans leur réalité humaine — mais nous nous interrogeons :

« Eh quoi! Combien de générations devront-elles porter encore le fardeau de cette réprobation universelle, et pour les croyants l'angoisse de ce bannissement de la cité de Dieu? Pourquoi tant de souffrances et de larmes supportées dans la dignité n'arrivent-elles pas encore à tempérer le blâme de ceux qui se disent les gardiens et les défenseurs de la Parole? N'y a-t-il pas là quelque contradiction avec cet « aggiornamento » dont on parle tant? A l'heure où l'Eglise catholique, pliant à Rome sous le poids de ses ors et de ses marbres, s'emploie enfin, revenant aux sources évangéliques, à hâter l'heure de la paix universelle, se penche — ce à quoi elle n'avait guère songé jusqu'alors — sur la faim et la misère des peuples non-chrétiens sous-alimentés d'Afrique et d'Asie, ne finira-t-elle pas par considérer plus libéralement les problèmes de la sexualité, et notre minorité elle-même, dont aucun des quatre évangiles n'a du reste prononcé la condamnation explicite.

Aussi bien, homophiles qui s'acceptent et chrétiens formels, sommes-nous si éloignés les uns des autres? Ces trois vertus, que saint Paul met au rang des plus grandes, l'équipe qui fait cette revue depuis douze ans, ne les a-t-elle pas inscrites, à sa manière, dans l'éthique arcadienne?

L'espérance, en notre destinée humaine, la foi, en cet ami qui est notre meilleure « Joie de vivre », la charité, envers tous nos frères homophiles! Et lorsque nous savons les mettre en pratique, dans ces amours dites **singulières** et que nous jugeons **naturelles,** ne trouvons-nous pas parfois le bonheur, dès ici-bas, malgré tous les interdits!

Remercions en tout cas ici, en **Arcadie,** Bernard de Kerraoul de nous avoir donné dans ce livre si dense, animé d'une telle élévation de pensée, une peinture d'un amour transfiguré par les sacrifices, où nous retrouvons parfois un peu de nous-mêmes, et dont la conclusion douloureuse, chers lecteurs, n'est pourtant pas sans appel...

— Car dans une œuvre postérieure, écrite avec un égal talent, une même puissance d'évocation, deux hommes se rencontreront, chercheront à se rejoindre; un être puissant et abject multipliera les vilénies et les traquenards pour les séparer, pour détruire leur amour, qui sera victorieux en définitive, union rayonnante de deux êtres que ne déchireront pas cette fois des complexes religieux.

Alors, après avoir fermé, le cœur serré, cet émouvant ouvrage qu'est **Le Poids des Ames** vous lirez, réconforté cette fois, **Une si juste Mort,** qui se termine par des amours heureuses... Enfin...!!!

ANDRÉ NYRAX.

HECATE ET SES CHIENS

de PAUL MORAND.

Paul Morand est presque octogénaire. Il est douteux que les jeunes générations apprécient son talent.

Quant à notre revue, elle n'a guère saisi l'occasion d'attirer sur un des auteurs les plus accomplis de notre temps l'attention de ses lecteurs.

Peut-être même s'étonnera-t-on de le voir rangé au nombre des écrivains homophiles (où il existe cependant de Lamartine (1) à Jules Vernes (2) de récentes et retentissantes annexions).

Dès 1925 cependant, Morand animait un bien curieux théâtre d'ombres dans un épisode lusitanien de **l'Europe Galante** (3).

Et c'était une époque où il fallait quelque hardiesse pour aborder ce genre de sujet.

A peu près au moment où naissait **Arcadie,** Morand publiait un bref récit : **Hécate et ses Chiens** (4). Ce texte a d'ailleurs été repris par l'auteur dans le choix des nouvelles paru en 1965 sous le titre général des **Nouvelles du Cœur** (5), par opposition à une autre anthologie qui a vu le jour peu après, les **Nouvelles des Yeux** (6).

On donnerait pour le mince volume qui constitue **Hécate et ses Chiens** bon nombre de copieux et verbeux écrits, tant Morand a su sertir ce bijou comme une pierre dure dans une langue et un style incomparables.

Assurément prolixité n'est pas vice et de Joyce à Genêt, sans oublier Proust ou Mann, il est bien des auteurs au cours majestueux et lent et il n'est pas déplaisant de s'y abandonner.

Avec la dernière entreprise de Michel Butor : **100 000 000 de Mots,** on peut même craindre de voir le roman-fleuve céder le pas au roman-cataracte, **Niagara,** où bien peu, je crains, iront s'engloutir.

---

(1) Grellier André : *Un cœur de* 16 *ans* in Cahiers des saisons hiver 65.

(2) Moré Marcel : *Le très curieux M. Jules Vernes.*

(3) Grasset. 1925.

(4) Flammarion. 1954. — Prix : 5 F.

(5) Gallimard.

(6) Gallimard.

C'est donc une mode qui n'est pas près de se perdre, que ce soit manque de rigueur, facilité abusive envers soi-même, influence allemande ou américaine. Mais il est bon pour une fois de proclamer le charme, l'attrait de cette qualité si rare : l'ellipse, la brièveté, le trait.

La littérature homophile est riche malgré tout de quelques récits très parfaits et auprès de **La Mort à Venise,** de **Métrobate,** de **La Licorne** ou de **l'Apprenti Sorcier,** il convient de faire une place à **Hécate et ses Chiens.**

C'est avec ce livre que Morand, au terme d'un long éloignement, réintègre depuis peu dans ses droits, choisit de faire sa rentrée et déconcerta complètement ses lecteurs.

En effet, chef de mission économique à Londres en 39-40, Morand avait rallié Vichy, puis accepté les ambassades de Bucarest et enfin de Berne.

Le nouveau régime ne le lui pardonnera pas et bien que le Conseil d'Etat ait, au bout de neuf ans, fait droit à ses demandes, il ne franchira pas le seuil de cette Académie, où tant d'autres plus médiocres sont confortablement installés. Pour n'être pas désobligeants, nous ne nommerons personne.

Ce fut une belle bataille où abondèrent les coups fourrés.

L'affrontement se termina par un match nul (15 voix contre 15), le retrait de Morand et la démission de son grand électeur Pierre Benoit, chef de l'aile droite à l'Académie.

Songeant sans doute à sa propre expérience, Morand écrivait en 1954 (7) : « L'indépendance coûte cher aux nations comme aux individus. »

*
**

Il est bien des façons de traiter de l'homophilie en littérature depuis la confession impudique (8), trop souvent verbeuse et lassante, jusqu'à l'épisode très succinct destiné à pigmenter une action touffue.

Hécate reste hors de ces catégories : c'est l'étude concise et parfaite d'un cas assez complexe.

Qu'on en juge.

Spitzgartner c'est, comme son nom pourrait le faire pressentir, un huguenot, inspecteur des Finances qui est devenu, comme bien d'autres de ses collègues, le directeur d'une banque marocaine presque officielle.

J'ai connu personnellement plus d'un Spitzgartner : ils font toujours de grandes carrières, mais, s'ils sont saisis par la débauche à quelque tournant de leur vie, ils en sont incendiés et les ravages peuvent être spectaculaires.

---

(7) *L'eau sous les ponts.* Grasset.

(8) De nos jours cela peut mener jusqu'au Goncourt. Cf. l'accablante *Adoration,* de J. Borel.

Je ne sais ce qu'il en était en 1927 où se situe Hécate, mais aujourd'hui encore les cadres bancaires, ostensiblement pourvus de titulaires chérifiens, sont souvent doublés de préposés français qui, tant dans les Finances publiques que privées, font le travail utile, ce qui ne contribue guère à alléger le budget. Spitzgartner donc, arrive au Maroc, se trouve assez désœuvré et, méthodique, en accord avec les trois bonnes fées réformées qui le suivaient depuis le berceau : Bienséance, Convenance, Décence, entreprend d'organiser une vie sans fantaisie, labourée de droits sillons.

Voici dans l'ordre les tâches qu'il s'assigne : s'installer, se meubler, dresser sa domesticité arabe et son personnel au bureau, enfin pénétrer dans un secteur où il n'avait eu jusqu'alors que fort peu accès celui des plaisirs — licites bien entendu — en bref prendre une maîtresse.

Et c'est ainsi, car on n'enserre pas la vie dans un théorème, que l'imprévu fait irrupion dans son existence, avec les plaisirs illicites bien entendu.

Clotilde, femme plutôt laide, mais non dénuée de grâce, n'est pas une maîtresse de tout repos, en dépit des apparences. Morand dit d'elle assez joliment : « On la trouvait distinguée, c'est-à-dire que rien ne la distinguait. »

« Elle se donnait à son amant avec une retenue naturelle qui plaisait à sa « gaucherie innée », à ses habitudes lacédémoniennes. »

On ne saurait mieux dépeindre une certaine attitude parpaillotte envers le sexe.

Et puis le doute vient. Spitzgartner, qu'aucun conformisme ne rebute, est d'abord jaloux du lointain mari, perdu en quelque Sibérie. Aurait-il marqué Clotide? Mais ses recherches tournent court. Un retour vers la sensualité s'avère aussi vain.

Certes Spitzgartner avait du « muscle en amour » et faisait, parallèlement à celles du muezzin, ses prières charnelles et quotidiennes.

Cet exploit sportif : une semaine de tête-à-tête ininterrompu ne fait que créer entre eux une opacité plus grande. « Elle devenait plus bête que femme. »

Clotilde reste très secrète et vient le moment où son amant ne peut plus ignorer qu'il ne peut forcer les derniers retranchements de cet être, qu'il ne lui donne qu'un plaisir incomplet, en un mot qu'il est plus supporté qu'aimé.

Un soir au cinéma le masque de Clotilde tombe, quelques brèves minutes au cours de la projection d'un film d'enfants aux « yeux sournois », aux « grimaces obscènes », d'une « saleté de puceaux ».

Elle s'oublie jusqu'à pousser un cri orgiaque.

Découvrir brutalement chez quelqu'un qui vous est cher des abîmes ignorés, c'est une minute cruciale.

Spitzgartner décide de surveiller cette créature qui lui montre d'autant plus de tendresse et d'estime qu'il se tient plus à l'écart de sa vie physique, comme pour signifier que « jouir et aimer étaient chez elle des univers qui se tournaient le dos ».

Et l'on voit peu à peu Spitzgartner obsédé par la quête sexuelle : il n'avait pas eu une enfance impure. Une jeunesse absorbée par les études, les concours, puis une entrée dans la carrière, autant de causes qui expliquent comment tant de jeunes bourgeois restent des hommes tout neufs de corps sinon d'esprit : vraie pépinière de puceaux attardés.

Et Morand de décrire les étapes qui, de la jalousie, mènent au dérèglement.

Il faut, pour dominer certains êtres qui n'aiment que l'asservissement, une volonté farouche, des nerfs d'acier, une parfaite maîtrise de soi.

Au feu des perversions qu'il devine, Spitzgartner flambe et voit sa santé, sa situation compromises.

Quant aux peuves des égarements de Clotilde, il les recueille d'autant moins qu'il les recherche plus fébrilement. Une phrase dite à regret, un mot arraché dans le sommeil, rien d'autre.

Il ne pouvait se détacher de cette sauvage qui attendait, la nuit, que la femme « comme il faut » lui cède la place.

Il y a bien sûr le côté noctune de chaque être, cette voix au lit qui est la même et une autre, d'autant plus changée que l'aliénation est totale.

Faut-il redouter ou chérir de semblables mutations?

Chez Clotilde la « bonne grâce de la maîtresse de maison », le « charme de la dineuse en ville » « s'accouplaient merveilleusement à l'industrie de la maquerelle et à l'impudicité de la ménade ».

Son naïf amant s'en étonne, mais est-ce si exceptionnel?

Il entre donc « dans le désordre avec le voulu qui avait présidé à sa carrière ».

De quoi Clotilde est-elle soupçonnée, sinon convaincue?

D'orgies « gidiennes » tout simplement.

Clotilde aime les enfants, de quelque sexe que ce soit et d'une façon bien particulière.

La triple Hécate, reine de la nuit, se nourrit de chiots, tel est le mythe qui a fourni le titre du récit.

Moins vorace, Clotilde fait sa pâture d'enfants très jeunes qu'elle pourchasse en secret, mais elle n'est pas Gilles de Rais (ni Ian Brady ou Myra Hindley, les criminels de Manchester) et n'en veut pas à leur vie.

Elle refuse toutefois de partager ses proies avec son amant.

Ici nous entrons dans un autre cercle dantesque : chasser à deux est un sport difficile et si d'aucuns y sont passés maîtres, beaucoup s'y refusent. Cela peut-être la source d'étonnantes voluptés... et (mais n'en est-il pas ainsi de bien des choses?) de pas mal de déboires.

Ces plaisirs seront refusés à Spitzgartner et cette frustation entrainera un redoublement d'humeur jalouse.

Est-il rien de plus humiliant quand on brûle d'être complice de se voir ravalé au rang d'intrus?

Evidemment il se montrera maladroit, ce qui est sot — et imprudent ce qui est grave.

Il avait « un goût chaque jour plus profond pour ce que les mauvaises mœurs apportent d'anxiété ».

La violence ainsi faite à son « naturel honnête était sans doute la forme inversée de cette contrainte chère à tous les réformés ».

Où le refoulement va-t-il se nicher? Grands Dieux!

On voit que notre malheureux parpaillot fait à vive allure, selon le mot de Byron, ses grades dans les vices avec une grande promptitude.

On n'est pas inspecteur des Finances pour rien : il s'était tracé un plan d'inconduite et le suivait pas à pas.

Avec une clarté de clinicien (et dont les cliniciens hélas sont trop souvent dépourvus) Morand écrit une étonnante page sur les enfants, une page sans passion mais qui brûle comme glace.

Les enfants, remarque-t-il, sont plus près que nous du péché originel et c'est à leur école que l'amant de Clotilde apprend le vice.

« Beaux ou laids c'étaient d'autres nous-mêmes, en réduction pour la taille, mais non pour les passions sauvages, subtils, sensuels, vieux monstres aux haines rusées, de cent coudées au-dessus de nous dans l'expérience du mal. Ils n'y descendaient pas, ils y entraient de plain-pied. »

On ne saurait mieux dire et mieux braver un conformisme tenace : la candeur enfantine.

« Lorsque j'oubliais de me débaucher, d'eux-mêmes ils me rappelaient à l'ordre... L'innocent, c'était moi. »

Et le voilà courant l'Arabe, le Juif, et même l'Européen jusqu'à l'incident avec une mineure d'une communauté protégée.

Il doit quitter Coltilde, le Maroc et met quinze ans à se remettre (?) de son apprentissage de débauche.

Son envoi dans une Chine encore bien loin de la socialisation aurait cependant pu lui permettre de juxtaposer une expérience asiatique à une expérience africaine.

Il faut croire que la vocation lui manquait et que loin de Coltilde toute sa perversité sombrait.

Faute de dons réels et par un réflexe sauveur il avait appliqué le précepte chinois du temps des Grandes Pestes : « Pars vite, fuis loin, reviens tard. »

La vengeance qu'il tirera bien des années plus tard d'une Clotilde devenue fatalement dame d'œuvre paraît fort anodine.

Nos mœurs sont plus cruelles.

Mais cette courte scène permet de boucler harmonieusement l'arabesque du récit.

Paul Morand a dit un jour : « Publier un livre, c'est tirer un coup de canon. »

Hécate et ses chiens est d'un maniement plus doux, plus feutré.

Si elle évoque une arme, ce serait plutôt un poignard dans une gaine de velours, mais il en est peu de mieux trempé.

SINCLAIR.

« JEAN PAUL »

de MARCEL GUERSANT.

Lorsqu'il m'a été demandé d'écrire un article sur le meilleur livre homophile paru depuis la création d'*Arcadie*, cela m'a rappelé les questions insidieuses posées parfois dans certains questionnaires, du genre « quel livre emporteriez-vous si vous deviez vivre dans une île déserte? ». Faire un choix est toujours embarassant. D'autre part le jugement sur un livre homophile a souvent un caractère plus subjectif qu'objectif : le pédéraste appréciera surtout les histoires de collège, le sado-masochiste les histoires de martinet, etc..., sans trop considérer la valeur intrinsèque du livre. Enfin nos goûts évoluent et ce que l'on a pu trouver remarquable il y a dix ans peut paraître bien décevant si on le relit.

Néanmoins il y a un livre qui m'avait fait une profonde impression lorsque je l'ai découvert, en 1954, l'année même de la fondation d'*Arcadie* (bien qu'il eut paru quelques mois auparavant, en 1953). Il s'agit de « *Jean-Paul* » (1), de Marcel Guersant. Je n'avais pas osé le relire depuis, de peur d'être déçu. Or, je viens de le faire et j'ai retrouvé, avec la même violence, les sentiments qui m'avaient agité la première fois, sentiments assez contradictoires, dans lesquels il entre une grande part d'admiration et un peu d'irritation.

Il est nécessaire, avant d'analyser ces sentiments, de résumer l'intrigue du livre (est-ce une roman, une autobiographie, je ne sais; l'auteur est une homme fort discret qui, à ma connaissance, n'a rien écrit d'autre et j'ignore tout de sa personnalité).

Jean-Paul Chargnier, brillant étudiant en philosophie, âgé de vingt et un ans, reçoit pour la première fois de sa vie une déclaration d'amour de la part d'une jeune femme. Rentré chez lui, il procède à l'une de ces longues intros-

(1) Ce livre est épuisé.

pections dont il a l'habitude, et il évoque son enfance et son adolescence. Jean-Paul est le fils d'un professeur de médecine et s'est heurté très tôt à la discipline de l'éducation rigoriste et bourgeoise de ses parents, qui sont sans indulgence ni compréhension pour cet enfant trop sensible et nerveux. Très jeune, il est attiré par son propre sexe et par celui des autres garçons. A treize ans, il découvre la volupté solitaire, puis bientôt partagée passionnément avec un camarade de classe. Depuis il recherche sans arrêt à aimer un enfant, semblable à celui qu'il était. Il en trouve d'autant plus facilement qu'il est jeune, beau, et que son père, s'étant aperçu de ses goûts, lui a donné sa liberté, en le mettant à l'abri du besoin grâce à une rente confortable. Jean-Paul, indépendant, continue ses études de philosophie, tout en recherchant à Montmartre les adolescents, qu'il est parfois obligé de payer pour obtenir leurs faveurs. Il découvre peu à peu la faune interlope et les endroits douteux de ce quartier.

Son aventure féminine, bien que n'ayant pas été un fiasco complet, est restée sans lendemain et n'a servi qu'à lui faire apparaître la force de sa pédérastie.

Mais, une nuit, survient brutalement le drame. Il se fait attaquer dans un édicule, et se retrouve au Dépôt, inculpé d'outrage public à la pudeur, puis, blessé grièvement à la tête, il est admis à l'Hôtel-Dieu, où, un peu plus tard, une analyse sanguine lui révèle qu'il est atteint de la syphilis. Heureusement il est soigné par un interne qui le prend en affection (très pure). C'est une espèce de saint laïque, très pratiquant, qui devine chez Jean-Paul une âme d'élite, qui recherche une évasion spirituelle que seule la religion est susceptible de lui apporter .

Guéri, Jean-Paul fait un séjour atroce en prison, puis, après une audience humiliante au Tribunal, il est acquitté.

Cependant il est amené à réfléchir sur le sens de sa vie, et décide de se convertir. L'interne (qui entrera bientôt dans les ordres) lui présente un jésuite, le père Mermillod, personnage remarquable, au physique de colosse, mais à l'intelligence la plus fascinante, professeur de théologie et directeur de conscience de grande classe. Jean-Paul est subjugué par la compréhension, la culture et la franchise verbale du Père. Mais celui-ci exige du garçon le renoncement complet à sa pédérastie. Il faut stériliser complètement sa vie sexuelle par une gymnastique physique et intellectuelle très sévère.

Au début, Jean-Paul, avec l'ardeur des néophytes, se lance de toutes ses forces dans cette vie nouvelle, faite de pureté et de travail, car le Père l'a chargé de faire des exposés de philosophie religieuse à la Faculté Catholique.

Mais un jour, dans le métro, il rencontre l'enfant de ses rêves, un jeune garçon de seize ans qui le provoque. C'est le déferlement de la passion contenue. Jean-Paul oublie toutes ses bonnes résolutions, emmène l'adolescent en voyage et connaît avec lui le bonheur partagé le plus merveilleux.

Mais bien vite, il se reprend, aperçoit l'étendue de sa faute, abandonne l'enfant désespéré, et va se confesser au père Mermillod.

Celui-ci, en guise de pénitence, exige que Jean-Paul retourne habiter chez son père, le terrible docteur Chargnier. Soumis à une tension effroyable, la santé du garçon se détériore rapidement, il tombe gravement malade et meurt à l'âge de vingt-trois ans, après avoir connu l'ineffable joie d'être touché par la Grâce.

Cette analyse, forcément sèche, montre cependant les deux thèmes principaux qui se heurtent violemment dans ce livre : la pédérastie et la religion. Toute l'œuvre est basée sur l'antinomie absolue de ces deux éléments : on ne peut être bon catholique, d'après Guersant, si l'on est homosexuel; le fait d'être pédéraste (c'est-à-dire, on le sait, d'aimer les adolescents) ne semble pas être un fait aggravant. C'est l'homophilie, l'amour des êtres du même sexe que le sien, qui constitue l'offense permanente à Dieu. Ceux qui ont vu la pièce de Marc Daniel « Celui qui donne sa vie » reconnaîtront certains arguments de l'évêque Sixte.

Et c'est bien le côté le plus irritant du livre qui veut prouver qu'il n'y a d'autre possibilité pour un chrétien que le renoncement total à ce qui est le plus ancré dans son corps et dans son esprit, c'est-à-dire sa vie sexuelle et amoureuse, lorsque celle-ci est déviée de sa normalité et de sa finalité, qui sont le mariage et la procréation.

On peut se poser la question de savoir si Jean-Paul aurait été écrit de la même manière aujourd'hui. L'action du livre se passe en 1933. Depuis cette date (et même depuis 1953), il y a tout de même une évolution de l'Eglise très poussée en ce qui concerne les problèmes sexuels, évolution illustrée par les remarquables ouvrages de l'abbé Marc Oraison (notamment l'introuvable « Vie chrétienne et problèmes de sexualité »). J'imagine volontiers Jean-Paul ren-

contrant l'abbé Oraison au lieu du père Mermillod et la conclusion du livre devenant peut-être tout à fait différente.

Quoiqu'il en soit et quelque opinion que l'on ait, ce qui demeure extraordinaire dans ce livre, c'est d'abord la franchise absolue avec laquelle s'exprime l'auteur. Les organes et les actes sexuels sont mentionnés avec les termes les plus précis, sans tomber jamais dans la vulgarité ou la complaisance érotique. Cela donne une force, une vérité qui bouleversent. Je ne parle pas seulement de la manière brûlante dont l'écrivain décrit les adolescents : ces sentiments lui viennent du plus profond du cœur et tout pédéraste ne peut rester insensible en lisant par exemple la scène de la rencontre dans le métro entre Jean-Paul et « l'enfant du rêve ».

Et qu'il s'agisse de la découverte des rapports sexuels avec une femme, ou de l'affreuse promiscuité de la prison, des rencontres de hasard dans les rues, tout sonne juste, on a l'impression de vivre ce que vit Jean-Paul.

Mais ce qui donne au livre son intensité particulière, c'est d'abord la profonde intelligence de Jean-Paul (c'est-à-dire de l'auteur) qui pose le problème de l'homophilie avec une grande élévation intellectuelle. Dans la première partie, Jean-Paul ne se soucie d'aucune question d'ordre moral ou religieux. Sa pédérastie lui paraît essentiellement naturelle; néanmoins, il essaye d'en analyser avec finesse et lucidité toutes les sources, depuis sa plus tendre enfance, et cette analyse est remarquablement faite. Puis c'est le drame que nous avons évoqué, et le livre change complètement de ton, jusqu'à être complètement dominé par le problème moral et religieux. La notion de péché se pose avec violence à Jean-Paul, avec toutes ses incidences psychiques. Etant au surplus extrêmement doué sur le plan intellectuel, il peut aborder avec l'interne aussi bien qu'avec le père Mermillod les problèmes théologiques ou philosophiques les plus ardus, qui sont eux-mêmes exposés dans le livre avec références à l'appui. Mais ces discussions ne sont jamais inutiles et jamais l'auteur ne perd de vue les réalités de la vie et de la chair. Les joies aussi bien que les drames du croyant sont analysées, comme l'a fait François Mauriac (qui s'y connaît) dans un admirable petit livre « Souffrances et Bonheur du Chrétien ».

Tout homophile qui a été ou qui est sincèrement croyant ne peut pas lire sans être bouleversé le récit du déchirement atroce de Jean-Paul qui renonce à ce qui est l'essentiel de sa vie terrestre pour gagner la vie éternelle.

Evidemment cette renonciation est irritante; elle aboutit du reste dans le livre à la mort de Jean-Paul; il n'y a pas d'autre solution. Il est heureux que tous les homophiles à qui se pose ce problème ne disparaissent pas ainsi. On peut aussi dire que Jean-Paul est un être assez exceptionnel et que sa grande intelligence s'accompagne d'une certaine névrose. Or tous les homophiles ne sont pas névrosés. Mais enfin, il y en a, tout comme il y a des hétérosexuels catholiques qui ont à lutter avec violence contre leurs tendances sexuelles à l'égard des femmes pour mériter le salut. Comme je l'ai entendu dire un jour à l'abbé Oraison : « Vous autres homosexuels croyez avoir l'exclusivité des problèmes dramatiques et c'est loin d'être le cas ».

En conclusion, « Jean-Paul » est un livre que j'admire, non seulement parce qu'il décrit remarquablement bien un cas, celui d'un pédéraste, mais encore parce qu'il pose des problèmes, et particulièrement celui des rapports de l'homophilie et de la religion, avec une grande intelligence, venue du cœur, même si je ne suis pas toujours d'accord avec les conclusions du livre.

RENÉ SORAL.

Julien GREEN

TERRE LOINTAINE

« Un amour impossible »

Ed. Grasset — 15 F

LES MINORITÉS ÉROTIQUES

du Dr ULLERSTAM.

Si j'appartenais à un jury voulant couronner le meilleur ouvrage homophile paru depuis la création d'*Arcadie*, je voterais pour le livre du Dr Lars Ullerstam : « *Les Minorités Erotiques* » (1). Je crois que c'est le plus audacieux, et il dit hautement bien des choses que je pense.

Aussi, personne ne m'interdisant de crier que ce livre est excellent, qu'il est une bonne action, qu'il faut le lire et le faire lire, je profite de ce droit. Pour une fois, « la Censure qui n'ose pas dire son nom » (comme autrefois l'amour homophile) n'a pas étouffé de façon feutrée un ouvrage consacré aux questions sexuelles. Alors qu'elle étrangle des livres purement historiques ou psychologiques, elle respecte l'ouvrage « engagé » qui préconise des réformes sexuelles. Peut-être a-t-elle craint de ridiculiser la France, quand la Suède, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et les Etats-Unis permettent que la thèse du Dr Ullerstam soit soutenue et discutée en toute liberté.

La voici donc enfin, cette thèse de la liberté sexuelle, exposée sans compromis ni faux-semblants, toute nue — comme se promenait, dans un Conte d'Andersen, le roi, dont les sujets admiraient les habits, car on leur avait fait croire que le tissu n'en était invisible que pour les pervers.

Le Dr Ullerstam écrit : « *Nous ne pouvons être sûrs que d'une chose : les perversités offrent de grandes possibilités de bonheur. C'est la raison pour laquelle les perversités sont bonnes en elles-mêmes, et qu'il faut les encourager* ».

Et il le démontre.

Ce pavé dans la mare des conformismes oppresseurs redonnera à certains, nous l'espérons, le goût de la vérité. Il ne plaira peut-être pas à tout le monde. Pourtant les grenouilles n'ont pas croassé, elles qui rompaient les oreilles

(1) J.-J. Pauvert, éd. 270 pages. Prix : 18 F.

de Jupiter à propos d'ouvrages infiniment moins polémiques. Depuis la Fontaine, le peuple des grenouilles ne semble pas avoir beaucoup changé. Voilà qui m'incite à faire mon auto-critique. Dans ma défense des homophiles, depuis 1954, n'ai-je pas été trop timide?

Nous vivons à une époque d'inventions en chaîne, où, comme l'a montré Gaston Bachelard, la science progressiste et dynamique se meut dans l'incroyable et change même les habitudes de l'intellection. Le vrai apparaît comme la rectification d'une longue erreur. Des dialectiques se formulent en niant des postulats qui semblaient d'une évidence absolue. On a vu se constituer des géométries non-euclidiennes aussi cohérentes que la géométrie classique, des mécaniques relativiste, ondulatoire, quantique, aussi cohérentes que la mécanique newtonienne.

Nous vivons à une époque où le rétrécissement du monde, le dialogue avec les civilisations différentes, les bouleversements sociaux ont suscité un art absolument sans précédent.

Kupka, dès 1912, demandait pardon à la nature d'avoir essayé de la copier et promettait de ne plus recommencer. Puis Kandinsky lance le mot d'ordre : « *Tout est permis* ». Et Delaunay, désarticulant la Tour Eiffel, « *virilité et grâce de Paris* », laisse la couleur se déployer pour elle-même, chanter pour chanter, vibrer pour vibrer, sans aucun contexte naturaliste.

Nous vivons à une époque qui, dans tous les domaines — art, psychologie, physique, mathématique même — a adopté des positions dialectiques. Il fallait que vis-à-vis de la morale de patronage, qui règne encore dans le domaine sexuel, une position dialectique fût formulée. C'est ce qu'a fait le Dr Ullerstam. Son livre a été suscité par notre siècle.

Voilà pourquoi, par comparaison, je me fais l'effet d'avoir été bien timide. Défendant la cause de l'amour homophile, entre adultes consentants, dans un pays où, depuis plus de 150 ans, l'homosexualité n'est pas un délit, où Rimbaud et Proust donnent leurs noms à des lycées d'Etat, j'ai cherché les cautions scientifiques et artistiques les plus solides — j'allais dire les plus bourgeoises! J'ai même évité de citer longuement ces porteurs de lave que sont Sade et Jean Genet, alors que le premier est publié dans les collections de poche, et que le second a conquis la

scène de l'Odéon et est cité avec éloges aux causeries scolaires de l'O.R.T.F.

Mais il faut parfois se méfier d'aller trop vite en matière d'auto-critique. La prudence qui fut celle d'*Arcadie* était nécessaire. Les revues sont soumises à toute autre législation que les livres. Par des imprudences nous n'avons pas le droit de compromettre une cause juste.

« *Primum non nocere* », (d'abord ne faire aucun mal) est une maxime qui ne se justifie pas seulement dans le domaine médical. En politique, a dit Talleyrand, « *tout ce qui est excessif ne compte pas* ». Or nous comptons.

D'ailleurs à la différence du Dr Ullerstam, j'admire, comme Platon, les quelques rares hommes qu'une expérience mystique authentique élève au plan où la destruction du *moi* permet à l'amour de se libérer de son enracinement charnel, hétérosexuel ou homosexuel.

Je « n'encourage » pas les perversités, mais je demande à la société de les admettre.

Qu'on donne la liberté réelle, et pas seulement formelle, aux minorités érotiques, et ma pensée prendra un autre cours.

SERGE TALBOT.

Dr MARCEL ECK

SODOME

Un livre de premier ordre que tout homophile
a le devoir de lire et de faire lire

Ni apologie ni strict moralisme...
Tous les problèmes moraux, religieux, juridiques...

Le premier vrai ouvrage français sur l'homophilie

Ed. Fayard — 350 p. — 15,45 F

ARCADIE A ÉDITÉ :

Numéro spécial : **Que savons-nous de l'homophilie ?**
Prix : 4 F

Numéro 100 : **La vie des Arcadiens**
Prix : 4 F

Le Code pénal et l'Homophilie,
ce que tout homophile doit connaître
Prix : 6,50 F

Le Code civil et l'Homophilie
Prix : 3 F

Hommes du Grand Siècle, par Marc DANIEL
Prix : 3 F

Yves CERNY :
Suzy et Gildas — Prix : 5 F

Vincent Delmas — Prix : 5 F

Disques microsillon 33 tours :

Discours en Arcadie
(Roger Peyrefitte, André Baudry, Marc Daniel)
2 disques : 36 F

Les Amitiés particulières
(Allocutions de Mme Gouze-Rénal, MM. Roger Peyrefitte, Jean Delannoy, André Baudry, André-Claude Desmon)
2 disques : 50 F

Demandez la liste des ouvrages en vente

CHECAN

Essai sur les représentations érotiques du Pérou précolombien

— Ed. Nagel —

145 illustrations en couleurs

36 illustrations en noir et blanc

— Prix : 186 F —

MÊME COLLECTION :

ROMA AMOR — 168 *F*

EROS KALOS — 168 *F*

MICHEL DEL CASTILLO

LE FAISEUR DE RÊVE

« Quatre années d'adolescence dans un Bagne d'enfants »

Ed. Julliard — 380 p. — 15 F

MICHEL DEL CASTILLO

LES PREMIÈRES ILLUSIONS

(Suite au Faiseur de rêves)

Ed. Julliard — 15 F

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :
50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques, récits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.
Abonnement : 35 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

MATTACHINE REVUE

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel

35 F par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

ROGER PEYREFITTE

« UN AMOUR »

A PARAITRE EN OCTOBRE 1966

Commander dès maintenant les Editions orginales

(Arches - Lana - Alfa)

JOHN RECHY

CITÉ DE LA NUIT

« La vie homophile, la nuit, en Amérique »

N. R. F. — 466 p. — 24,30 F

Pour vos Achats et Ventes immobilières

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. DE MONGALON
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou BAB. 82-50

CASTEL
à 1 km du Lac de Garde

reçoit de mars à octobre hôtes payants, à 1,200 km du lac de Garde, 20 minutes de Vérone, route asphaltée.

1. Chambre avec eau courante chaude et froide, vue sur le lac et les Dolomites et, dans la mesure du possible, et l'ordre des inscriptions : balcon.
2. Petit déjeuner copieux pris dans la chambre ou sur la terrasse.
3. Dîner très copieux **pris au meilleur restaurant de Lazise, le « Pescador »**, se composant de nombreuses entrées au choix, plat de viande, volaille ou poisson du lac, légumes, salade et nombreux desserts au choix.
4. Garage, discothèque, bibliothèque, petite piscine, douches, télévision et chapelle mis gracieusement à la disposition des hôtes.
5. Vins rosé, rouge et blanc à discrétion à la propriété.
6. Taxes et service compris.

Par jour : 32 F ; séjour mensuel : 900 F ou 30 F par jour.

Autostrades directes pour Turin-Milan-Bergame-Padoue et Venise. Bateaux.

Le séjour peut être réglé en partie au C.C.P. de nos représentants en France.

Informations et prospectus, écrire : Castel St-Antonio. LAZISE. Prov. Verona. Italie.

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI[e])
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI[e])

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître.
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e^)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche
Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e^
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table